

p.l.

# **Carnet de Keanu**

*Et autres séquelles.*

2012-2013

o

J'avais une affection particulière pour Keanu.

Cela peut paraître exagéré de ma part. D'une manière générale, je n'ai jamais éprouvé cette chose qui semble si précieuse et compliquée à vivre, ce qui doit tenir à la façon dont j'ai été jeté au monde. Enfin, ce n'est pas le sujet. Mais je crois précisément que le néant affectif que nous représentons l'un et l'autre a été l'origine et la cause d'un amour infini autant qu'abstrait.

Je n'ai pas connu Keanu moi-même. Pas vraiment. À quoi ressemble cet « amour », vraiment ? Si vous la rencontriez (hypothèse peu probable, soit dit en passant) et que, d'aventure, vous lui parliez de moi, je ne suis pas vraiment certain qu'elle se rappellerait mon existence.

Enfin, si, sans doute, j'exagère. Expliquez-lui que je lui avais offert des poèmes, tiens. J'imagine mal qu'elle ait pu les conserver. Mais elle-même... On ne sait pas ce qu'elle est devenue, c'est vrai. Elle a disparu. Enfin, on ne l'a plus revue. Elle voulait faire du cinéma, voyez ? Elle est allée en Nouvelle-Zélande et puis...

Il y a eu des films. Enfin, un film. Ou même des bouts de film. Il faut dire qu'elle a eu le malheur de rencontrer un cinéaste qui s'appelait Jack Ern-Streizald. Un type plutôt crâne, en vérité. Il avait des idées intéressantes, c'est vrai. Mais ça n'allait pas très loin.

C'était une époque bizarre, ce qu'on appellerait une « période de transition » où le cinéma connaissait un certain *revival* de l'esthétique psychédélique tout en restant bien calibré dans le style stéréotypé du cinéma américain. Un jeu d'acteurs un peu outré, des histoires bien ficelées, des genres de films bien délimités... Il y avait des catégories qu'on retrouvait dans les vidéo-clubs : « Action », ou « Aventure », « Émotion », « Épouvante », « Humour »...

Jack Ern-Streizald était vraiment là-dedans... Un jour il nous expliquait qu'il allait écrire une histoire de zombies. Le lendemain il pensait réaliser un mélodrame qu'il voulait appeler *Le sang*. Au retour d'une soirée agrémentée de substances toxiques de type z, il nous parlait d'une histoire de serpents-girafes d'origine extraterrestre.

Enfin il est parti en Nouvelle-Zélande et Keanu aussi, d'ailleurs. Le comique de la situation, c'est que j'ai trouvé une place dans un cinéma un peu glauque de la banlieue la plus innommable du monde. Une salle où l'on diffusait ses films, qui étaient incomplets et pas très cohérents. Keanu y apparaissait de façon pour le moins furtive. Elle disparaissait plus qu'elle m'apparaissait, en fait. Et moi, j'étais chargé de faire tourner cette salle sans nom jour et nuit sans me poser de questions pour des spectateurs qui semblaient avoir été drogués.

J'ai fini par comprendre que ces films étaient de vrais produits toxiques eux aussi. Je voyais ça à cause des spectateurs dont l'état général se dégradait passablement de jour en jour.

Certains se liquéfiaient. Leurs corps s'écoulaient comme de l'urine au sol. Les fauteuils en absorbaient une partie. Les autres s'évaporaient. Je n'ose imaginer l'odeur qui devait régner dans cette salle. Les autres restaient là, des jours et des jours, ne se levant que pour aller aux toilettes, grignotant des chips ou absorbant de petites boules de gélatine colorée (il y en avait des rouges et des bleues) qui devaient être sucrées (mais je n'en sais rien, au fait).

J'avais pitié d'eux et, en même temps, j'éprouvais un sentiment de profond détachement à les voir. C'est comme s'ils avaient cessé d'exister en entrant dans le cinéma. D'une certaine façon, c'était un peu le cas, d'ailleurs. À des moments, simplement, j'aurais aimé les aider à en finir... en provoquant un incendie, par exemple. Mais réellement, l'incendie ne résoudre rien (j'en ai eu la démonstration par la suite).

Mon travail m'amenait à rester jour et nuit dans ce cinéma au détriment de toute existence sociale, ce qui ne me disconvenait pas tellement d'ailleurs. Mes « proches » avaient cessé de l'être depuis un temps indéfini. Et la seule personne qui demeurait

présente à mon esprit (alors que je ne l'avais pas fréquentée, d'ailleurs), c'était Keanu. Sans doute parce qu'elle était l'actrice principale des projections que j'assurais, même si on la voyait peu au final. Moins on la voyait, au fait, plus je pensais à elle.

Et puis à un moment je me suis décidé à ne plus regarder ces films où, de toutes façons, on ne la voyait presque jamais et qui avaient des propriétés corrosives certaines. Je ne tenais pas particulièrement à ma peau mais je ne voulais pourtant pas finir comme ces gens qui paraissaient vidés de toute leur existence personnelle. Réduits à un état larvaire et soumis à une pression peut-être gazeuse qui les amenait à se désagréger d'une façon ou d'une autre.

Keanu, quant à elle, se faisait de plus en plus rare et son absence se faisait de plus en plus insistante et déchirante tout à la fois.

o

Je me suis rendu compte que j'étais fou de Keanu en prenant la décision (difficile, vous le comprendrez bien) de ne plus regarder ces films du fait de leurs propriétés toxiques présumées.

Je ne sais pas ce qui l'a décidée à partir en Nouvelle-Zélande (à Auckland, si mon souvenir est bon). Elle n'avait pas beaucoup d'attaches, c'est vrai, à Bagnolet où elle vivait encore à l'époque où je la voyais un peu encore.

Nous étions au lycée. Chacun devait partir de son côté, c'est bien normal. Je pense qu'elle a été embobinée par Jack mais cela ne manquait pas de m'étonner. Ce type était quand même bien médiocre et même s'il avait pu l'appâter avec une histoire de tournage à Auckland (ou plus exactement à Muriwai), Keanu avait la tête sur les

épaules et il y a une marge entre le fait de flirter avec un jeune homme aux velléités clairement affirmées et même de tourner un film dans une zone de la banlieue où l'on peut facilement trouver des décors qui évoquent la guerre civile ou une invasion extraterrestre et l'investissement que représente un tel voyage.

Qui a payé le billet d'avion ? Ni Keanu ni même Jack, c'est certain. J'ai fini par en savoir un peu plus par la suite mais rien de bien certain, c'est clair.

Moi, j'ai trouvé ce poste et l'ironie du sort a voulu que je me retrouve à projeter des films de mon ancien camarade de classe avec, au premier plan et pourtant singulièrement absente de la plupart des prises de vue, celle que j'aimais de plus en plus et dont je me rendais compte que je l'avais toujours aimée. Ce qui est singulier à envisager car je ne l'ai pas tellement fréquentée, quand nous étions adolescents. Peu importe. Les lois de l'amour ont-elles jamais obéi à d'autres règles que celles du chaos et du dérèglement ?

Et comme le sort n'est peut-être rien d'autre qu'une série ironique, il a fallu que je cesse de regarder ces bouts de films disjoints pour que mon esprit se mobilise autour de la reconstruction de faits effacés, escamotés ou altérés par l'entreprise cinématographique dont mon ancien camarade était (j'en suis convaincu) l'instrument plus que l'auteur.

On vous dira peut-être que je sombrais, que l'alcoolisme me gagnait de jour en jour. En fait, non. Il est certain que ma vie se limitait à la cabine de projection et que la seule distraction qui m'était autorisée était un club de jazz, où la musique n'était qu'un prétexte car le club était avant tout un repaire de malfrats. Mais j'y étais tranquille. En fait, j'y existais à peine et cela me convenait bien.

Le gérant était un homme qui faisait son boulot avec sérieux, sans s'attacher à la clientèle qui pouvait en effet disparaître d'un jour à l'autre mais il avait toujours un mot qui indiquait qu'il m'avait bien identifié comme le type qui vient prendre sa pause et qui commande principalement un whisky.

Je n'avais aucun rôle à jouer dans ce club, où la rumeur des conversations témoignait de tous les trafics qui se négociaient dans ce bouge mal famé, sous le contrôle constant du patron bien connu de tous : monsieur Seguelers. Il aurait pu me faire refouler s'il avait vu en moi un curieux ou un importun. Il aurait pu me faire venir à sa table s'il avait estimé que je pusse lui être utile. Il a considéré que je n'étais rien et je pense qu'il avait raison puisque Keanu, du temps que nous aurions pu nous connaître, a dû estimer la même chose. Donc, entre deux changements de bobine, je me précipitais au *Round Corner* où je prenais une double ration de ce *sky* amer et d'une teinte grise qu'on appelle le *Mozg* ici.

On peut bien dire que je sombrais. Mais l'alcoolisme n'était pas la cause de ma prétendue perte. Elle l'accompagnait, tout au plus. Sans cet ignoble *Mozg*, je crois que je ne serais plus ici. Pas en mesure, en tout cas, de vous raconter toutes ces choses. Le *Mozg* a été mon ami, je ne puis dire autrement. Une mauvaise fréquentation, je veux bien le croire. Mais d'un soutien constant, aveugle même. Alors que la plupart des gens,

vous le savez aussi bien que moi, attendent surtout de vous une confirmation tacite de leurs conditions d'existence ou quelque chose de ce genre. Rien que l'idée du malheur les fait fuir, alors la corrosion de la réalité...

C'est bien de cela qu'il s'agissait, en effet. Je voyais bien que les choses allaient de plus en plus mal pour la réalité. Finalement, le *Round Corner* (c'est le nom de ce club régi par des fonctionnements translucides mafieux) était encore l'endroit le plus préservé de ces troubles sériels qui affectaient, si j'en crois les échos que je pouvais en avoir, le sentiment de la réalité en général.

o

Qu'est-ce que Keanu avait à faire là-dedans ? C'est difficile à dire. Depuis 20 ans, je fais tourner des bandes de film de mauvaise qualité qui semblent n'obéir à aucun ordre particulier. Je suppose qu'il y a des morceaux de film différents. Le moins pénible à voir, l'un dans l'autre, c'est encore cette histoire de zombies où Keanu tient le rôle d'une jeune femme qui sera enlevée par des serpents-girafes extraterrestres. C'est un peu grotesque mais assez émouvant tout de même. La relation entre la jeune femme et son gardien aurait pu être un grand moment de cinéma, j'en suis convaincu. Au lieu de ça, c'est une production souterraine et anachronique de moins de cinquante minutes.

C'est ce qu'il m'a semblé, du moins. Je ne sais pas trop ce qui relevait de l'intention du

réalisateur dans ce fatras d'images mobiles. L'image était souvent déliquescence. Parfois Keanu apparaissait, fluette et légère comme une enfant joueuse, pour se figer après quelques secondes. Puis l'image se dégradait et l'on voyait apparaître des formes oblongues pareilles à des limaces vertes qui semblaient dévorer la peau de Keanu. Et plus l'image se brouillait, plus il apparaissait évident qu'elle était nue, ce qui étrangement n'avait rien de manifeste tant que l'image était nette. On avait l'impression que les limaces allaient la dévorer. Mais l'image elle-même n'en finissait pas de se brouiller. Et de laisser apparaître le filigrane d'autres images plus complexes, plus noueuses, obscènes et sanglantes, même si sous un certain jour, on avait l'impression que ce corps si léger et voluptueux subissait d'effroyables assauts d'une nature indéterminée.

Ce n'était pas les limaces. On ne voyait pas bien. Est-ce que ce corps si désirable était attaqué à la hache ? Au couteau ? À mains nues, même ? Est-ce que Keanu était tuée ? Impossible de le savoir. Et pour tout vous dire, je n'avais pas envie

de le savoir. C'est d'ailleurs pour ça que j'ai arrêté de regarder ces morceaux de film. Keanu, je ne l'ai pas beaucoup connue, on se regardait en coin parfois, on se disait bonjour. Mais ça, ça n'allait pas plus loin. On est peu de choses, vous savez ? J'imagine parfois que les choses auraient pu basculer. Mais il faut croire qu'elle n'en avait pas vraiment envie. Ou moi.

Une fois, on a parlé je crois. Un peu. C'était dans une soirée. Elle était à côté d'un type au regard métallique. Il avait un accent suédois ou allemand, je n'arrivais pas à le savoir. Il lui parlait de la plage de Muriwai, je n'arrivais pas à comprendre ce qu'il lui disait. Il avait surtout l'air insistant, en fait. « Muriwai, vous connaissez ? » Elle ne répondait plus.

À un moment le type s'est éloigné. Je ne sais pas pourquoi je me suis tourné vers Keanu à ce moment et je lui ai demandé tout de go : « Et l'histoire du baigneur, vous la connaissez ? » Elle m'a regardé avec un regard interrogateur. « Un type se promène sur la plage et décide de se baigner. Il se déshabille et s'immerge progressivement, jusqu'à ce que l'eau lui

parvienne à hauteur de poitrine. Et là, tout étonné il dit. -- Mais c'est de l'eau de mer ! »

Il y a eu un frémissement dans son regard. Je ne sais pas ce qu'il signifiait mais je crois qu'elle a commencé à regretter de s'être laissée entraîner dans cette soirée. Enfin, je ne sais pas. Le volume de la musique ambiante a augmenté alors. On entendait : « Gnom Gnom Gnom Gnom Gnom Gnom Gnom Gnom » dans les hauts-parleurs qui étaient de mauvaise qualité. Je n'ai pas insisté. Déjà le type métallique revenait. J'ai appris plus tard qu'il s'agissait réellement d'un robot, ce qui explique la bizarrerie de son intonation vocale, qui trahissait quand même un peu les composants électroniques auxquels étaient reliées ses cordes vocales clairement artificielles.

Ils sont partis ensemble et je ne saurais dire ce que j'ai détesté le plus : ce type, Keanu ou moi ? Ce type était odieusement insignifiant, Keanu allait s'abandonner à lui et moi... Je ne saurais trop dire comme je me percevais moi-même à cette époque. J'étais mauvais, c'est sûr. Je n'allais pas rivaliser avec un type qui promettait la plage de Muriwai comme un sésame pour la gloire. Et moi,

j'avais quoi à lui proposer, à Keanu ? La seule chose que j'aurais pu lui offrir, c'était une blague infâme, une blague qui n'en était pas une. Après quoi, j'ai voulu lui offrir un poème. Ça n'allait pas la convaincre non plus, c'est clair. Mais moi, la plage de Muriwai, je ne vois pas ce que j'aurais pu y faire. Je ne connais que le canal de l'Ourcq. On ne s'y baigne pas, non. On peut regarder les poissons flotter à la surface de l'eau. Je n'allais pas lui proposer ça, non ? Pourtant c'était mon passe-temps préféré. Les hommes morts se désagrègent et vont sous terre. Les poissons morts s'élèvent à la surface de l'eau où ils se désagrègent. Mais ce n'est pas le processus de décomposition des corps humains ou animaux, ce qui me fascinait. C'était ce flottement atone de poissons aux yeux pas plus inexpressifs d'ailleurs que s'ils avaient été vivants mais dont l'absence d'expression était soulignée par la position allongée qui manifeste qu'ils sont morts, ce qui est assez abstrait quand on parle de poissons parce que, contrairement aux mammifères, on ne peut rien interpréter de l'œil d'un poisson même vivant. Puis, je rentrais chez moi en espérant croiser Keanu ou même Aimée, sa camarade qui me détestait ouvertement, dont je

ne comprenais pas bien l'attitude ironique et hostile parce qu'il est absurde de haïr à ce point un être qui n'est rien – pour elle tout d'abord et puis aussi en général. Je n'étais rien. J'avais de grosses lèvres, ça c'est une chose. Elles étaient trop rouges pour mon visage très blanc. Je prenais de petits chemins déterminés pour renflouer les possibilités de rencontre que le hasard ne m'offrait pas. C'était vain. Keanu comme Aimée ne devaient jamais prendre ces chemins-là. Peut-être ne se déplaçaient-elles qu'en voiture, à condition qu'on vienne les chercher. Et moi, je ne me voyais pas passer le permis, franchement. Je n'avais pas envie de tuer accidentellement des gens, ce qui aurait été inévitable de la part d'un type tel que moi. Il me restait des rues que personne ne fréquentait. Elles me ressemblaient, au fond. J'étais comme elles. Il fallait juste que je sache quoi faire de ma vie.

o

J'ai fini par trouver cette place de projectionniste pour laquelle on ne demandait pas de qualification particulière. Au contraire, je crois qu'on avait besoin de quelqu'un qui soit à peine susceptible d'être et donc, de quelqu'un qui ne soit doté d'aucune qualification particulière.

Ce n'est pas qu'une question de qualification, d'ailleurs. Il fallait réellement quelqu'un qui ne soit apte à rien, dont le désir soit un être anémié ou quelque chose qu'on a liquidé d'une balle dans la nuque, près de la plage de Muriwai, aux environs de 1990. Si vous admettez qu'un tel bonhomme a le droit d'exister, alors vous serez d'accord avec moi pour estimer que la nature est bien faite puisque cette place inacceptable pour la plupart d'entre nous correspondait parfaitement à l'inadéquation profonde de mon existence. La

seule personne qui en ait eu conscience était non pas Keanu mais plutôt Aimée.

Elles se ressemblaient assez d'ailleurs. J'ai cru comprendre qu'elles s'amusaient parfois à jouer le rôle l'une de l'autre, dans des scènes que tournait Jack Ern-Streizald avec un matériel de seconde main. Du coup, sur les bandes, il est difficile de savoir qui est qui et qui joue le rôle de qui.

D'autant que, quand Keanu a disparu, personne ne s'est soucié de savoir ce qu'était devenue sa copine qui s'appelait Aimée (comme la fille d'Ozzy Osbourne).

Au début, je ne me méfiais pas le moins du monde de ces images mobiles. Il y avait ces séquences pas très bien filmées et dont le scénario était un peu confus. Mais c'était agréable parce qu'on voyait Keanu. Elle se déshabillait, se lovait dans son lit, murmurait doucement comme si elle avait été avec un invisible partenaire amoureux. Sa nudité était partielle mais quelque chose en elle était extrême. Et puis elle se mordait la lèvre inférieure, comme si un flot de plaisir liquide la traversait entière. Et rien ne peut émettre plus de

sensualité que cette lèvre rentrée qui traduit non seulement une langueur sensuelle croissante mais aussi, peut-être, la trace d'une angoisse quasi existentielle. Les spectateurs se retenaient de respirer et moi aussi.

Nous avons tous l'impression d'être tout près d'elle. La chaleur de son corps était en nous. J'aurais pu m'absorber dans cette sensation languide. Si j'avais pu m'y maintenir. Cela n'a pas été le cas.

Au lieu de ça, il y a eu des séquences pénibles sur la plage de Muriwai, un matin de septembre, une scène de cannibalisme. Je ne sais pas si c'est Keanu qu'on dévorait. Il n'y a aucun doute que les hommes assemblés sur cette plage sanglante se partageaient le corps d'une jeune femme. Elle ne pouvait qu'être morte et pourtant ses cris résonnaient toujours dans le ciel de Muriwai. On voyait par éclairs rouges et gris des hommes – des hommes dont on ne pouvait douter qu'ils fussent des spectateurs extraits d'un cinéma de nuit, à la peau grise ou violette, aux yeux exorbités. Des hommes qui dévoraient avidement des portions de ce corps qui restait magnifique bien que

démembré, déjà. L'un grignotait un bras. L'autre une jambe. Un troisième avait sa tête plongée dans les entrailles tièdes de ce ventre grand ouvert. La scène n'était jamais complète. Ce n'était que des éclairs colorés qui vous capturaient l'œil entre deux séquences anecdotiques (Keanu ouvrant une porte dans l'obscurité, un mouton bêlant seul dans une plaine aride).

Et pourtant la captation de cette atrocité était de plus en plus brutale, choquante, déstabilisante.

Il a fallu que je cesse de regarder les films que je diffusais. Mais leur impact sur mon psychisme n'a été qu'atténué. La corrosion de mes esprits était clairement engagée. Et j'ai pensé qu'on avait tué Keanu alors que rien ne le prouve, au fond. La disparition n'est pas la mort et l'absence... On ne sait pas ce qu'elle est, au fond. Keanu est-elle absente ? Est-elle plus absente aujourd'hui qu'il y a 25 ans, quand elle n'était pour moi qu'un corps, le plus subtil du monde certes mais un corps distant et qui ne promettait que de rester à jamais inaccessible ? Tandis qu'aujourd'hui Keanu est une histoire. Une histoire complète même si morcelée. Je sais tout de sa voix, de sa respiration,

de son intimité inaltérable et inviolable. Bref, je sais tout d'elle. Même ce qui ne saurait se savoir. Et parvenu à mon huitième ou neuvième verre de *sky* gris bubonique, je suis convaincu – non seulement d'être en elle et non seulement de la savoir en moi (je ne l'ai pas mangée, pourtant) mais plus encore d'être moi-même le scellé de son inviolabilité. C'est toute la fierté d'un type un peu paumé, c'est vrai mais convaincu, sans bien savoir pourquoi, qu'il n'y a pas d'absence et rien comme l'absence en ce bas monde. Et que ça justifie le reste : les jours sans joie, les nuits du *Round Corner*, ce boulot sans début et sans fin comme ces bouts de films qui disent tout autre chose que ce qu'ils montrent, même la perte de celle que je n'aurais jamais pu avoir pour moi parce que, peut-être, monsieur Seguelers (et qui d'autre, au fait ?) ne l'aurait jamais permis.

Je délire. Monsieur Seguelers ne s'occupait jamais des histoires de cœur de sa clientèle. Mais s'agit-il de cœur, au fait ? On peut parler de corps, plutôt. Mais le corps n'est qu'absence et l'absence, je crois bien vous l'avoir déjà dit, je n'y crois pas le moins du monde. Ce matin-là, il pleuvait.



o

J'ai dû me réveiller avec un mal de crâne léger mais persistant. En préparant le café, qui aurait obligatoirement un goût ignoble, je me disais : « Bordel de dieu, c'est quoi ce rêve ? » J'avais du mal à m'en rappeler les éléments et, pour autant, je ne pouvais m'en libérer.

Il y avait de petites boules de feu dans le ciel. Le ciel hurlait, je ne sais pas pourquoi. La terre était pourrie, dévastée, aride et tout ce qui y poussait, c'était des corps déchiquetés. Des colonnes d'hommes se déplaçaient aveuglément. Ils avaient des allures de zombies. C'était peut-être de vrais zombies, d'ailleurs. On ne peut pas savoir.

On ne peut jamais bien savoir ce qu'est l'ordre des séquences dans lesquelles se déroule le rêve

dans le souvenir. C'est un peu comme les films de Jack Ern-Streizald. On peut dire qu'il a eu des projets *x* et *y*, *n*, *v* et *z*, sans compter les films *b* et *w*. De là à reconstituer un scénario complet, il y a plus qu'un pont. Il faudrait qu'il traverse l'océan Pacifique de part en part, ce pont !

J'ai eu une inquiétude. J'ai pensé que ces scènes subliminales ignobles, auxquelles je pensais avoir échappé en évitant de regarder les films que je projetais, elles me revenaient en rêve.

Réellement, c'était bien elles. J'avais beau m'exercer à ne pas regarder l'écran, il était sans doute trop tard. Le film second et le film tiers, avec leurs scènes croisées d'amputation et de sévices sexuels dénués de raffinement, se prolongeaient en boucle. Je ne voulais plus dormir. Je retardais au maximum le moment où je devrais plonger dans le sommeil. Quand j'étais fatigué, je m'installais sur une chaise peu fiable en sachant que, si je m'endormais, je perdrais l'équilibre et tomberais brutalement, d'un coup. C'était insuffisant. Plus d'une fois je me suis réveillé au sol, les bras en croix, bouche grande ouverte comme si j'avais réellement hurlé. Des

scènes infectieuses me hantaient. Ces spectateurs qui mangeaient sans joie des pièces de viande qui avaient été détachées d'un corps vivant. Leurs yeux horriblement vides, habités par de simples tourbillons de gel. Une plage qui pourrait être Muriwai, parce que je savais que Keanu devait aller là-bas. Un homme plus âgé qu'elle avait insisté pour qu'elle s'y rende. Comme si elle avait eu quelque chose de précieux à en attendre. La gloire ? Le bonheur sentimental ? Non, pas ça. Je ne connaissais pas bien Keanu mais quand nos yeux se sont croisés, à cette soirée ignoble où j'ai eu l'idée idiote de lui narrer une histoire peu drôle, il y a eu une captation aussi subreptice que complète, mentale et indicible.

Ce fut – tout d'abord – un voile d'effroyable tristesse. Moi, je devais ressembler à un point d'interrogation avec mon corps maigre et mal courbé. Mais le voile figerait toute question et sédimenterait toute notion d'espoir. Puis, il y a eu la glaciation – l'atroce miracle de nos naissances pareillement accidentelles. Les ombres sanguinolentes qui regardaient les deux berceaux asymétriquement disposés dans un couloir de la

clinique qui débouchait sur une chambrée où geignent mécaniquement une série de grands brûlés. « Nous ne serons jamais heureux, inutile d'insister », disait le voile glaciaire que rien ne pouvait contredire ni temporiser. « Laisse. »

Enfin, les spectres sodomites qui regardaient avec envie nos corps si malléables, pas encore fragiles et peut-être pas viables mais enfin, si ! Puisque la médecine est peu exacte et se complaît à laisser vivre ce qu'il faudrait pouvoir guérir.

Une dernière série de voiles sans intention traversait son regard empoisonné. « Je suis le sang et tu n'es rien », me disait-elle. Nous étions bien d'accord. Et ce n'est pas monsieur Seguelers qui nous contredirait, je crois. Peut-être n'avons-nous été que deux pions sur un échiquier criminel qui nous échappait totalement, au fait. Mais à quelles fins ? On sait que l'homme est à la tête d'un réseau mafieux aux ramifications invisibles et sûres. Qu'il règne sur la nuit de l'Oegmur et qu'il en diligente le jour, dirait-on, par défaut. Mais il est des domaines dont il ne se soucie pas le moins du monde. Monsieur Seguelers se moque bien de nos consciences, n'est-ce pas ? Ni la psychologie ni la

politique n'entrent dans son champ d'action, sinon pour des raisons techniques. Monsieur Seguelers est un technicien, pas un philosophe. Et puis, il y a des secteurs qu'il a cessé de couvrir. Le commerce de jeunes filles, par exemple, où il avait des intérêts jusqu'au milieu des années 1990 et qu'il a arrêté par mépris pour cette clientèle composée de personnalités diverses, également marquées par un sévère défaut de maîtrise de soi.

On a éliminé tout le monde par la suite – les clients comme les pourvoyeurs. Mais nous (si ça a le moindre sens de dire « nous » pour parler de Keanu et moi, ce dont je ne suis pas sûr), nous n'avions rien à faire dans ce jeu-là. À cette époque, d'ailleurs, je ne fréquentais pas le *Round Corner*. Quant à Keanu, elle y est allée une ou deux fois, rien de plus. Avec ce type, là, qui ressemblait à un robot-espion comme il s'en fabriquait à l'époque, surtout en Suède.

o

Les voiles se dissipent les uns après les autres. Après quoi, je ne sais pas qui, d'elle ou de moi, a détourné le regard. Je suppose que le mien s'est rivé sur la table où s'amassaient des bouteilles d'alcool variés – beaucoup de vin, de la vodka, du rhum. Je cherchais le whisky. Il me fallait un *sky* pour oublier Keanu, en face de moi et déjà disparue.

Quand j'ai mis la main sur un Bourbon pas encore entamé, elle avait disparu. Enfin, je veux qu'elle n'était plus là. Il y avait de plus en plus de monde à cette soirée. Je commençais à étouffer. J'ai bu très rapidement une petite série de verres de ce Bourbon légendaire et particulièrement apprécié par les artistes de la scène *metal* américaine et j'ai regagné la sortie. Non loin de là, Jack Ern-Streizald expliquait avec de grands

gestes le projet d'un film qui n'aboutirait jamais dans lequel des limaces mutantes et cannibales s'attaqueraient à l'humanité en se logeant dans des paquets de salade industrielle dont elles pomperaient l'humidité pour produire une mucosité corrosive et infectieuse qui laissait intacts les emballages plastiques pour ne pas éveiller l'attention.

Jack Ern-Streizald riait très fort en racontant son invraisemblable scénario. Il était convaincu du succès de son projet parce qu'il envisageait de donner à ces limaces cannibales un caractère d'obscénité qu'aucun cinéaste n'a osé imaginer avant lui. « Des limaces sodomites ! », s'esclaffait mon camarade en riant bizarrement. « Gnom Gnom Gnom ! » Je ne suis pas resté. J'avais la tête lourde et l'absence de Keanu me pesait. Avant de m'éclipser, j'ai récupéré le Bourbon. Ce serait ma façon de partager l'ivresse de la soirée.

Je ne sais pas bien ce que cherchait Keanu dans ce petit monde qui n'était pas encore celui du cinéma, qui n'était encore qu'un univers de lycéens en recherche d'émotions fortes, pour la plupart, marqué par un conformisme sans doute

rassurant pour la plupart. Quant à moi, je ne cherchais rien de précis. Je ne peux pas dire que j'étais amoureux de Keanu. J'avais surtout la tête lourde et ce n'est pas le bout de scénario dévoilé par mon camarade qui allait l'alléger,

En réalité, les scénarios de Jack Ern-Streizald ne devaient plus cesser de se dérégler. Et pas seulement les scénarios, d'ailleurs. D'une manière générale, ce garçon qui avait décidé de faire carrière dans le cinéma allait faire l'expérience d'un dérèglement systématique de tout ce qui qualifie le système perception-conscience. On allait bien l'aider, en fait ! C'était aussi un temps où de nombreuses agences gouvernementales se targuaient de parvenir à contrôler les spasmes révéulsifs de la réalité sur un échiquier en déroute : non pas celui de monsieur Seguelers (qui ne se soucie effectivement pas de ce genre d'affaire) mais celui d'Ole Berne, habilement déguisé en mouton et toujours susceptible de se fondre dans le décor.

Jack disposait d'une caméra super 8 qu'il a utilisée pour une série d'essais restés inaboutis et que quelques courts-métrages dont l'un s'intitule

*Le sang* et n'est au final qu'une bande absorbée par une obscurité condescendante qu'il appelle « tonne de nuit » comme si elle était un personnage à part entière.

À travers l'obscurité perce la silhouette d'une jeune fille dont on entrevoit parfois la forme du bras ou le faisceau des jambes et qui semble vêtue d'une chemise de nuit. Elle paraît sur le point d'ouvrir une porte. Mais rien n'est bien certain dans cette bande qui a peut-être été abîmée par le temps, aussi. À commencer par la réalité de la jeune fille qui tient ce rôle un peu ingrat, il faut bien le dire. On ne sait pas si c'est Keanu ou Aimée et on ne peut même pas garantir que cette jeune fille soit réelle, au bout du compte.

Du coup, on se dit que c'est peut-être là qu'elle a été tuée. Alors qu'on ne sait même pas si elle a réellement été tuée.

La bande-son est très confuse. On entend des bruits de la ville comme si les cloisons étaient très fines. On entend des détonations aussi. Et le bêlement d'un mouton qui pourrait être un robot

car sa voix semble avoir été recomposée pour un vocodeur.

Le bêlement n'est pas très sonore mais il est distinct. Et il y a quelque chose d'effroyable en lui, par-delà ce qu'il évoque de niais et d'immature. Il ressemble à un enfant qui a décidé de se venger de la réalité du monde et qui répand le sang avec ses armes : un bêlement ridicule et honteux, peu sonore mais distinct même dans le vacarme le plus bruyant, le plus cruel.

Le vacarme est cruel en effet. Les détonations s'arrêtent parce que les tirs ont atteint leur cible. Un jeune homme de 17 ans a été tué en tentant de forcer un barrage de la police. Je ne sais plus quelle était la marque de la voiture mais c'était un modèle haut-de-gamme. On lui avait proposé ça, la veille au soir. Et, quelques heures plus tard, il y a eu cette scène de film dans une petite maison abandonnée, pour laquelle Jack a fait appel à une jeune fille qui a disparu par la suite.

C'est avec cet essai que Jack Ern-Streizald a obtenu la possibilité d'étudier les nouvelles techniques de réalisation en vogue à l'Aktorskoll

d'Auckland, ou lui-même ferait l'objet d'attentions particulières de la part d'un encadrement principalement composé d'agents suédois et néo-zélandais dotés d'une sérieuse expertise en matière de corrosion de la réalité.

o

Les jours se suivraient trop rapidement, les projets aussi. Jack Ern-Streizald ne s'en sortirait bientôt plus de cette succession de scénarios saignés à blanc qui ne lui permettrait pas de comprendre, une fois sur le plateau (ou sur la plage où l'on avait aménagé une zone de tournage qui ne correspondait à aucune des scènes qu'il voulait porter à l'écran) qui joue le rôle de qui et quelle intrigue s'enlise dans des séances où le jeune homme ne maîtrisait rien, comme si quel que soit le scénario il avait dû composer avec une trame qui serait celle d'un film de guerre relatif à la bataille de Verdun. Et toujours le mouton était là, dogmatique et haineux, toujours prêt à sautiller sur ses pattes armées de ressorts rouillés pour faire grincer le sol et enfanter de nouvelles tranchées.

Jack Ern-Streizald se débattait dans une confusion de scénarios et tentait parfois de confier son désarroi à ses interlocuteurs qui le regardaient comme un convalescent qu'on ne doit pas contredire ouvertement.

Il cherchait des yeux Keanu ou Aimée. Quand il entendait s'élever le timbre chantant d'une voix féminine, il criait : « Keanu ! » comme un désespéré qui tenterait de retenir ce qu'il considérerait comme sa planche de salut. Et elle de lui répondre : « Pourquoi m'appelez-vous Keanu ? Vous ne me reconnaissez pas, Jack ? »

Aimée se tient devant Jack, presque nue. Elle serre dans son poing un cutter dont l'étui est d'un rose vif. Derrière elle, il y a le soleil, en sorte que Jack, s'il voulait la regarder en face, se brûlerait les yeux. Elle passe la lame sur la poitrine de Jack qui gémit mécaniquement. La jeune fille semble vouloir dessiner un motif abstrait sur le buste du réalisateur. Cette scène n'a pas été filmée mais elle transparait dans plusieurs fragments d'une tentative inaboutie de film-catastrophe, *Le train de la terreur*, qui n'est qu'une série de scènes désespérantes et peu crédibles, cependant.

Dans ce drame inspiré des productions catastrophiques des années 1970, un train plonge dans le vide en traversant un pont qui s'effondre sous son poids. Or, le train véhicule non seulement des voyageurs assez nombreux mais également des conteneurs bondés d'un liquide infectieux qui recèle des germes de peste bubonique. Keanu ne semble pas avoir été pressentie pour ce scénario mais tout le long du storyboard, on a ajouté des connotations laconiques et mystérieuses : « rechercher K » et « K est-elle dans le troisième wagon, près des conteneurs ? », « un voyageur recherche K ». Et surtout, tandis que la scène de la catastrophe se démultiplie (aux voyageurs broyés par l'écrasement des machines roulantes s'ajoutent les noyades et même le passage d'un banc de piranhas destiné à liquider les survivants), on note la présence sur la berge d'un mouton métallique dont l'existence n'offre pas de rapport évident avec le reste du film. Il bêle et, comme par magie, des têtes se fissurent.

À quel moment Keanu a-t-elle disparu ? C'est difficile à dire. On pourrait imaginer qu'en

étudiant les bandes laissées par Jack (abattu d'une balle dans la nuque près de la plage de Muriwai), il est possible d'estimer la période où elle a cessé de figurer dans le casting du cinéaste. Ce serait oublier que toutes ces bandes ont été falsifiées, modifiées dans leur composition chimique même, les séquences redistribuées, sans compter d'autres substitutions moins aisément perceptibles (les « masques », notamment).

Il faut aussi avoir subi le spectacle déplorable de ces films tronqués et dépouillés de toute cohérence narrative pour avoir une claire conscience de cette impasse. Même si j'ai tôt cessé de m'exposer directement aux flux d'images corrompues et aliénantes qu'on diffusait comme des films d'action, destinées au divertissement du plus grand nombre, leur influence m'a affecté durablement et je crains qu'aujourd'hui encore, je sois voué à me détruire inéluctablement en fonction d'un programme qui m'a été inoculé dès les premières heures de ma prise de fonction, à la façon de ces hommes qu'on a envoyés pour nettoyer la centrale de Tchernobyl aux premières heures de la catastrophe en sachant que les uns

n'y survivraient pas plus de quelques jours et que les autres en subiraient l'influence létale à l'horizon de vingt ou trente ans par des mutations biologiques sans remède.

o

J'étais atteint. La disparition de Keanu ne m'affecterait pas seulement comme la perte d'un être cher ou l'image d'un amour perdu. Elle se disséminerait en moi comme un cancer. Cela vous paraîtra grotesque si je vous dis que j'ai aimé Keanu comme l'organisme d'un être vivant épouse les métastases qui le détruisent et pourtant, quelle autre figure pourrait vous permettre d'envisager ce qui fait qu'un homme (que la vie a éloigné de tout désir de « fonder une famille », qui plus est) ait pu se désagréger dans le souvenir d'une femme (ou d'une jeune fille, si l'on prend en compte la jeunesse de Keanu au moment de sa disparition) qu'il a à peine connue et qui aurait dû n'être pour lui qu'une image lointaine, pétrie de nostalgie mais dégagée de tout affect dans la mesure où Keanu et moi n'avons jamais

entretenu l'ombre de ce qu'on peut appeler une relation, contrairement à Aimée, par exemple, que je n'ai pas plus fréquentée mais qui me détestait, ce qui est quoi qu'on en dise une relation – on pourrait dire « privilégiée ».

Ma chance, si c'en est une, c'est que je n'ai pas à me poser de question sur mon devenir. Ma vie est équilibrée. Je prends ma pause quand je veux tant que la bande poursuit son déroulement indéfini pour des spectateurs qui n'en reviendront pas. Je réduis mon sommeil au minimum nécessaire car le rêve m'est insoutenable, comme s'il m'exposait aux techniques corrosives du cinéma d'Ernst-Ludwig Pfander (qui n'y est pas pour grand-chose lui-même), de temps à autre j'ouvre la porte de mon réfrigérateur pour m'assurer que le cerveau qui y est déposé est toujours à sa place (on ne sait jamais...) Ma vie est bien réglée.

Ce cerveau est comme un camarade pour moi. Je l'ai trouvé dans la rue, un jour qu'il pleuvait, à une époque où j'étais en recherche d'emploi. Est-ce que je voulais quitter ce cinéma ou est-ce que c'était avant que je ne trouve cette place ? Je n'arrive pas à me le rappeler. C'est comme ces

films. On ne sait pas ce qui précède quoi, ou même si les événements se succèdent ou s'il se superposent. On finit par arrêter de s'en poser la question, même. De toutes façons, je ne me suis pas rendu à ce fichu entretien. Il pleuvait ce matin-là, je ne sais pas si je vous l'ai dit. Je suis parti en retard, déjà. Je ne connaissais pas le type qui devait me recevoir pour l'entretien de recrutement mais j'étais convaincu qu'il se fichait de moi, qu'il me recevrait principalement pour bien me faire comprendre que je perdais mon temps parce qu'en l'état actuel des choses, il était impossible que je serve à quoi que ce soit. Et je voyais bien ce visage lisse d'homme installé dans ses fonctions. J'avais juste envie de l'insulter, de lui faire comprendre que ce qui était inutile, c'était sa boîte qui finirait par faire faillite. J'avais envie de le voir s'effondrer avec ses certitudes misérables. Je n'étais pas fait pour ce poste, c'est bien certain.

Alors, quand j'ai vu ce cerveau intact, abandonné sur le trottoir, je n'ai pu m'empêcher de le ramasser pour le mettre à l'abri. Je l'ai placé dans mon réfrigérateur et j'ai ouvert une bouteille

de vin. Il était 8h. Il pleuvait et le jour n'était pas encore levé. Je n'étais pas sûr qu'il se lèverait à un moment ou à un autre, d'ailleurs. Cela n'aurait pas servi à grand-chose. Keanu n'était plus là.

L'absence de Keanu est un cercle vicieux. Il faut imaginer que, dans le cinéma où je travaille, des bouts de film disjoints diffusaient son absence qui est à la fois le rôle principal (que personne ne tient, puisque Keanu n'est pas là) et l'intrigue, le décor et même un peu, je crois, le découpage temporel qui d'ailleurs n'est qu'un simulacre puisqu'en guise de découpage, il y a surtout un fondu-enchaîné temporel de la plus grande confusion, ce qui laisse à penser que réellement, on a fait du mal à Keanu. Et un mal si affreux qu'on ne saurait rien en montrer et moins encore l'expliquer, le décrire. Je ne suis pas ceux qui disent qu'elle a réellement été victime d'un groupe de spectateurs conditionnés pour s'adonner à des actes de cannibalisme, que savent-ils de la réalité ? Moi, je vous avoue que je reste circonspect même si la vision de la feuille de boucher qui s'abattait sur sa poitrine, je l'ai encore en tête comme si j'avais moi-même tenu la feuille en main et que

c'était mon visage qui, dans la foulée, s'était engagé dans cette poitrine horriblement ouverte et pourtant désirable (je veux dire : d'un désir tendre et sentimental) à la recherche de son cœur encore battant.

Je reste circonspect parce que les quelques scènes que j'ai eu le malheur de regarder de près n'ont fait que se démultiplier en moi, se déclinant de façon contradictoire et ambiguë. Quand j'ai vu ce qu'il en était des spectateurs (pas les cobayes d'Ern-Streizald entraînés au cannibalisme, les autres, ceux qui ont payé pour voir un film où Keanu est trompeusement annoncée dans une salle spécialement miteuse d'une banlieue sans nom), quand j'ai vu que certains se désagrégeaient comme si leur corps n'était qu'un amas de poussière et que d'autres se liquéfiaient comme des blocs de glace qu'on aurait déposés sur une plaque électrique, je me suis dit que, quitte à en finir, je n'avais pas de raison de me priver du plaisir amer que procure le *sky* gris bubonique qu'on sert ici (au *Round Corner*) et dont on dit qu'il est particulièrement nocif et insidieux mais qui me donne le sentiment d'être utile à quelque

chose, de contribuer même de façon insignifiante au fonctionnement régulier et interlope du *Round Corner*. Peut-être même pouvais-je me dire les soirs où je forçais un peu la dose qu'à ce compte je finirais par retrouver la trace de Keanu. L'explication de son absence. Ou encore qu'elle viendrait, après vingt-cinq années d'errance, à me rencontrer, parce que mathématiquement, elle n'aurait plus que moi au monde. Moi-même, si j'excepte le cerveau que protège peut-être inutilement mon réfrigérateur, qu'est-ce qui me reste à part Keanu ? Ou son absence, plutôt ?

Bien sûr, si elle est encore en vie il n'y a pas de raison qu'elle retourne dans ce faubourg atroce pour retrouver un type qu'elle a à peine connu vingt-cinq ans plus tôt et qui aurait pu être son meurtrier ou l'un de ses bourreaux. Mais je ne sais si c'est là un effet du *sky* « *Mozg* » ou des idées bizarres que procure l'exposition à ces films trafiqués par des experts en sédition réalitaire, il m'arrivait de croire qu'elle était toute proche, qu'elle allait arriver.

Sans me l'avouer, je prenais ma pause avec empressement, comme si j'allais forcer le hasard et

l'amener à moi, à un angle de rue bien précis, sous la pluie car il pleut sans discontinuer ici, peut-être au même endroit que là où j'aurais récupéré le cerveau humain que je garde dans mon réfrigérateur. Tout se confondait dans ma tête. Retourné à la cabine de projection, j'installais une grosse bande mal conservée dans l'appareil et je m'endormais à côté, pour une demi-heure ou trois quarts d'heure.

o

En m'éveillant, je repensais à mes divagations de l'avant-sommeil qui avaient dû se poursuivre quand je dormais. Je me rendais compte de la vanité de mon rêve. Je me voyais devant elle, à peine capable de la regarder, moins encore de lui parler. Plus jeune, j'aurais osé une plaisanterie, une histoire peu drôle mais qui aurait permis d'entrer en communication.

« Un homme prend le bus pour rentrer chez lui. Mais il se trompe de bus et s'aperçoit qu'il est à l'autre bout de la ville. Il regarde autour de lui et finit par s'exclamer, philosophe : - Eh bien ! Je vais devoir rentrer chez moi à pied ! »

Je crois qu'elle m'aurait détesté. Imaginez une jeune femme qui traverse les continents et une série indéfinie d'épreuves abjectes pour rencontrer

celui qui pourrait être l'homme de sa vie et qui se voit infliger ce genre de plaisanteries inconsistantes. Comment pensez-vous qu'elle réagirait ? Et quelle humiliation, enfin ! Quand il aurait fallu que j'aie les mots justes, les mots qui nous rendent humains. Au lieu de quoi je serais parti d'un rire difforme : « Gnom Gnom Gnom Gnom ! » encore plus pénible peut-être que la blague désespérante qui me serait venue. J'imagine le voile de mépris et de dépit qui aurait couvert son regard pour me le rendre inaccessible. Et sa silhouette qui se serait diluée sous la pluie, plus amère que jamais.

J'ai eu une crainte épouvantable à ce moment. J'ai pensé qu'une voiture allait surgir du bout de la rue et qu'un bras armé jaillirait de la fenêtre ouverte du siège passager arrière pour l'abattre à bout portant d'une balle dans le crâne. Pour bien marquer l'identité inconnaissable de l'auteur du forfait, on viserait certainement la nuque. Mais sans soin particulier, l'essentiel étant de neutraliser la jeune héroïne entrée en contact malgré elle avec une série de forces triplement occultes : prônant la sédition politique, engagées

dans des dérives sectaires, liées à une sorte de conspiration extraterrestre qui fait de l'histoire de l'humanité un vaste roman pornographique à destination d'un public de serpents-girafes venus d'on ne sait où et traversant l'espace à l'intérieur de minuscules boules de feu qui ressemblent à des œufs.

Ou bien on allait l'enlever. La voiture se transformerait en une petite boule de feu après avoir absorbé celle que j'aimais plus que tout au monde (à ce moment) pour l'emporter au loin et me laisser sans voix.

Sa silhouette s'éloignait. J'étais épuisé. La fallacieuse plaisanterie qui avait causé notre séparation m'avait pris une telle énergie ! Si, à un moment, on avait agressé Keanu, je vous assure que je n'aurais rien pu faire que pleurer.

Mes larmes seraient vaines, c'est certain. Et cette apparition aussitôt évanouie, quel impact aurait-elle sur mon psychisme déjà mal en point ? Mais tout ceci n'était qu'une rêverie dont la première conséquence a été de me déprimer singulièrement car, même en imagination, je

n'étais pas fichu de la retenir. Comme la cabine était striée de zones opaques imperméables à la lumière grise qui jaillissait par faisceaux des appareils de projection, je me suis enfermé dans un coin de pénombre pour gémir comme un animal blessé au-dehors de toute lumière. Puis, je suis retourné au *Round Corner*. Une bande molle défilait et diffusait à l'écran des images déceptives et abstraites. Les spectateurs, déjà bien malmenés, en auraient pour des heures. Ils verraient des formes mal façonnées et sans teinte s'étirer atrocement et lentement, des heures. Ils sentiraient une déformation organique de leur œil qui subit le choc physique de radiations émanant d'un nitrate sensitif et toxique qui remplace Keanu, à des moments et renvoie au cerveau déjà affolé du spectateur cobaye des signaux d'une intensité érotique très crue.

o

Au début, j'ai été un peu en panique moi aussi. Certains spectateurs disparaissaient comme absorbés par le fauteuil. C'était un spectacle infiniment triste, un peu ennuyeux tout de même mais ça ne laissait pas de trace particulière, le fauteuil en paraissait même plus propre. Mais quand l'un était asphyxié par sa propre terreur (ou par celle d'un autre), que faire ? Heureusement qu'il y avait ce vide-ordure dont la tuyauterie pouvait absorber un homme complet, quand on y pense ! Mais on ne me l'a pas indiqué tout de suite et j'ai dû garder le cadavre avec moi plusieurs jours dans la cabine de projection en attendant qu'on me donne des indications. Pendant ce temps, je lui parlais de Keanu, sur le ton de la confidence.

Du coup, quand on m'a expliqué ce qu'il fallait que j'en fasse, j'ai été un peu amer. J'allais me retrouver seul à nouveau. J'avais fini par l'appeler « mon camarade ». Je l'aimais bien, ainsi. Il avait ce grand sourire horriblement figé qui est si caractéristique de la terreur, de nos jours. Je m'expliquais qu'il avait ce rictus parce qu'il avait fait Verdun, Dieu sait dans quelles circonstances il est mort. Mais moi, j'étais convaincu qu'il me comprendrait. Les gens de Verdun, vous savez, c'était de grands sentimentaux qu'on a tués, en masse. Cette histoire-là, il en partageait un morceau, même.

C'est un des derniers scénarios de Jack. Le héros (c'est lui) s'en va à la guerre, loin de Keanu.

Keanu est la fille du boulanger qui voudrait qu'elle épouse le fils du boucher plutôt que ce saugrenu de Jack, qui n'est enfant de personne. Keanu est bouleversée mais son père a de bonnes raisons : le fils du boucher est un idiot mais il peut procurer à sa belle-famille une quantité indéfinie de ragoût de mouton, ce qui en tant de guerre est inespéré. Jack sur le front ignorait les tractations ignobles qui devaient lui rendre sa bien-aimée

inaccessible. Il ignorait que le père de Keanu était venu à pactiser avec l'ennemi pour s'assurer que le jeune homme ne reviendrait pas entier du front.

Le cadavre que je gardais avec moi ne ressemblait pas vraiment à Jack, mon camarade de lycée. Mais le temps change les gens et même tellement, parfois ! Ce n'était pas un problème, cela. Le gars restait muet parce qu'il n'y avait rien à dire. Lui aussi avait sa Keanu, certainement, quelque part dans le monde. Ou restée dans un intermonde.

Ensuite, on m'a expliqué comment je devais procéder pour me débarrasser des corps sans vie. Je l'ai fait disparaître avec un fond de regret et je me suis assuré qu'une bande tournait bien pour les spectateurs survivants avant de rejoindre le chemin du *Round Corner* où, naturellement, je ne devais rencontrer personne en particulier si ce n'est que le gérant était très fier de la programmation du soir qui, contrairement à l'habitude ne proposait pas un orchestre de jazz d'avant-garde mais le « one-man show » d'un comédien.

Tout ça m'a agacé. Le comédien était mauvais, très mauvais. Ses sketches n'étaient que des plaisanteries qu'il égrenait sans intonation particulière et en ricanant nerveusement plusieurs minutes durant à la fin de chacune d'entre elles. Ce soir-là, je ne suis pas resté très longtemps au *Round Corner*. Ce comédien avait l'air de plaire à monsieur Seguelers, grand bien lui fasse. Je me doutais bien, tout de même, que ça se terminerait dans le sang. En tout cas, c'est ce qui a fini par arriver, d'après ce que j'ai entendu dire.

Ce soir-là, j'ai commencé à me dire que si ça se trouve, elle est encore en vie. Et qu'elle ne réapparaît pas parce qu'on la retient, pour des raisons qui m'échappent encore. Est-elle impliquée dans la machination qui a mis fin à la carrière d'Ern-Streizald ? A-t-elle réellement eu une liaison avec un agent extraterrestre ? A-t-elle été absorbée à son tour par un feu d'origine inconnue ? Et comment obtenir des réponses à toutes ces questions ?

o

Il fallait sans doute que je m'arrache au cercle vicieux de mon existence pour partir à sa recherche. Je me sentais investi d'une mission spéciale à son endroit. Je devais la sauver. La menace, je ne la connaissais pas mais j'en voyais les indices partout autour de moi. Non loin, sur l'esplanade qui fait face à l'hôpital pyramidal qu'on appelle l'Oegmur, un mouton métallique blindé s'enfonce dans la foule des moribonds qui attendent depuis des jours, des semaines, des années parfois, qu'on leur ouvre les portes de ce centre pourtant réputé pour la médiocrité de ses résultats. Mais la plupart de ces malades sont atteints d'un syndrome latéral, syndrome de mort s'il en est, et savent qu'ils n'ont pas d'avenir en cette vie. Est-ce qu'ils espèrent mourir dans des conditions au moins décentes ?

Mais le mouton métallique broute de ses mâchoires hideuses tout ce qui se trouve sur son passage.

Peu nombreux sont les malades qui parviennent à échapper à cette gueule d'enfer qui happe les corps pour les casser en deux, les broyer et brouter les chairs désorganisées de ses victimes.

Cet horrible mouton est un robot téléguidé par une force occulte. Je le regarde faire. A-t-il connu Keanu ? L'a-t-il tuée, garde-t-il trace de ce qu'il a vécu auparavant, s'il est impliqué dans la disparition de l'actrice ?

Je traverse la place. Le mouton ne se soucie pas de moi et les vigiles de l'hôpital le regardent faire en se demandant s'ils doivent ou non intervenir (dans le doute, ils s'abstiennent). Je poursuis mon chemin à travers les rues de la ville que je n'avais pas traversées depuis plus de vingt ans, à l'époque où j'avais encore des lèvres. Là, je n'en ai plus, je ne sais plus si je vous l'ai déjà dit. Je marche au hasard de ces rues comme si j'étais un véhicule téléguidé, ce qui n'est pas le cas puisque je suis *hors-jeu*, de l'avis général. Parfois, je me dis

que je ferais mieux de retourner au *Round Corner* mais il est trop tard, désormais. Une force aveugle me pousse au loin de l'espace étriqué dont je me suis toujours satisfait jusqu'ici. La nuit est d'une opacité confondante, qui plus est. Bientôt, je n'aurai plus la moindre visibilité sur l'espace qui m'entoure. Les maisons, les immeubles, les jardins publics, les magasins, les ronds-points, les carrefours, les terrains vagues, les bâtiments administratifs s'indifférencient tandis que le silence accroît son emprise jusqu'à me donner l'impression d'avoir été enfermé dans une chambre sourde. Mon corps finit par évoluer de façon à peine sensible dans une abstraction d'espace où le sol même semble avoir perdu toute consistance. Et là, bien sûr, arrive ce qui devait fatalement arriver. Je tombe.

Une chute est une production du hasard, le plus pur qui soit. On ne sait jamais ce qui peut découler d'une chute, si bénigne soit-elle en apparence. Mais celui qui tombe dans un espace altéré dont le sol tend à se dérober, il peut être sûr d'achever son trajet dans un petit bureau, installé au sous-sol, dénué de fenêtre et éclairé par une

petite lampe bleue électrique dont le fil pend à nu au plafond et grésille discontinûment et de façon insupportable. C'est le bureau du diable.

C'est un petit bureau très dépouillé, parfaitement harmonisé à la chaise qui est nue et qui paraît bigrement inconfortable. D'illisibles contrats sont disposés en désordre et une bouteille de whisky également, ainsi que deux verres. Là, on négocie son âme, sa vie, son destin. Je suppose que le diable ne tardera plus à apparaître mais le temps passe sans que quiconque ne survienne. Je finis par déboucher la bouteille de *sky* pour me servir un verre. J'ouvre la petite porte du bureau et m'engage dans un long couloir plutôt étroit.

Il semble que ce sous-sol déplaisant ne soit qu'une succession de petits bureaux étriqués. Sur certains d'entre eux on peut lire les noms d'organismes divers, sans lien les uns avec les autres. « Congrès pour la cécité universelle », « Cellule du contrôle continu », « Service des dangers imminents », « Nous écoutons vos problèmes »...

Je poursuis de longer ce corridor de plus en plus étouffant. Parfois, j'ai l'impression qu'on me suit mais quand je me retourne, je ne vois personne et le silence autour de moi est complet. Je commence à douter de trouver une issue à ce dédale mais finis par trouver une série de panneaux qui indiquent la sortie. Il doit y avoir plusieurs sorties. J'opte pour celle de gauche.

Dans la rue, la plus grande confusion règne. Le mouton métallique est reparti (un hélicoptère est venu le chercher pour le ramener en Suède, apparemment). Mais une colonie de zombies s'est installée en ville et a pris possession du quartier de l'Oegmur. Ils se déplacent par petits groupes et se jettent sur les vivants qu'ils dévorent collectivement, ce qui ne leur prend que quelques instants.

Des vivants tentent en vain de se défendre. Les zombies sont d'une force surhumaine et insensibles aux balles des policiers qui leur tirent dessus en toute impuissance. Ils ne font qu'attirer l'attention des zombies, hélas ! Et ces derniers semblent de plus en plus nombreux.

o

Heureusement, le supermarché est encore ouvert. Dans le chaos né de la confusion qu'entretiennent les zombies envahisseurs, il me paraît judicieux de trouver refuge dans ce genre de commerce où l'on trouve tout ce qui permet de survivre et de résister. J'ai profité de cet instant de répit pour faire quelques courses. La sonorisation du magasin diffusait une bande composée de *jingles*, de publicités pour des objets inconnus et de musiques désuètes.

Il y avait « Capri, c'est fini ». La chanson s'étirait atrocement dans mon cerveau. Je voulais choisir des boîtes de conserve idéales pour la survie en temps de crise mais je ne trouvais pas le mitonné de mouton. Et la radio hurlait : « Fini ! Fini ! » comme si c'était la fin du monde ou une rupture de stock pour ce qui concerne le mitonné

de mouton. La fin du monde semblait proche, en effet.

Du coup, je me suis senti très calme, très détaché de l'événement qui ne m'atteignait qu'à moitié pour des raisons que je ne m'explique pas. Les zombies défilaient sur l'avenue comme des travailleurs aux heures de pointe. Ils ne s'intéressaient ni à la grande surface ni à son unique occupant. Devant la vitrine, j'imaginai Keanu dans cette cohue sanglante. Comment la retrouverais-je ?

Je me suis arrêté devant un rayonnage qui m'a fait rêver, un temps. Le supermarché offrait une belle gamme de tronçonneuses prêtes à l'emploi, en effet. J'ai imaginé un temps que j'allais m'offrir une sortie héroïque face à cette armée de zombies qui seraient incapables de m'approcher. Et puis quelque chose m'a découragé, sans que je sache quoi.

Ce n'était pas même une pensée. Tout à coup, mon enthousiasme s'est évanoui et a fait place à un profond découragement. J'ai senti des larmes s'écouler sur mes joues presque automatiquement

en les voyant. C'était étrange : rutilantes et clinquantes, elles me noyaient dans un bain de nostalgie saline. Je ne parvenais pas à m'empêcher de pleurer. Je ne comprenais pas d'où me venaient ces larmes. Est-ce que je m'apitoyais sur mon propre sort ? Sur la disparition de Keanu ? Sur l'épouvantable apocalypse zombie (qui m'indifférait assez, il faut bien le dire) ? Sur la perte d'un rêve qui aurait été de traverser le rideau des morts-vivants urbains pour rejoindre une zone épargnée par l'invasion de ces macabres êtres revenus de sous la terre pour purger l'humanité vivante d'une frange de sa population ? Devais-je voir là un simple réflexe nerveux, suite à une série de péripéties dont la rapidité ne m'était pas habituelle ?

Je crois que ces larmes étaient abstraites, au fond. On ne sait pas Keanu. On ne peut pas la pleurer, voyez-vous ? Je ne crois rien au sujet de la séparation hypothétique du corps et de l'esprit mais je crois bien qu'à ce moment, il y a eu un détachement complet de l'un et de l'autre pour ce qui me concernait. Je n'étais plus en moi, ce qui me permettait d'échapper à l'invasion des

zombies d'une certaine façon. Je laissais mon corps se diluer dans le flot continu de mes larmes devant une rangée de tronçonneuses flambant neuves. Moi, je reprenais le cours d'une histoire dénuée de toute densité – où Keanu était une ombre, rien qu'une ombre, comme moi. Nos mouvements n'avaient été que la conséquence hasardeuse de l'inclinaison de la lumière solaire sur l'espace terrestre. Il n'y avait rien à chercher au-delà de cette série accidentelle.

Je suis monté à l'étage où se trouvaient les bureaux administratifs de l'hypermarché. Le poste de sécurité avait été déserté brusquement, de toute évidence. Des dizaines de petits téléviseurs continuaient de surveiller les rayonnages déserts. Je me suis assis au poste de contrôle. J'avais l'impression d'être revenu à la cabine de projection. Un film minimaliste et conceptuel composé de mille images statiques et dénuées de toute qualité esthétique montrait, sous un angle nouveau et avec une sorte de rigueur inexorable, l'absence de Keanu.

Cette fois, pourtant, il n'y avait pas de spectateurs. Devant l'hypermarché, une clientèle

de zombies pressait le pas comme des travailleurs pressés de rentrer à la maison. Aucun n'entrait. J'ai fini par considérer qu'au final, ces temps d'apocalypse n'apportent pas beaucoup de différence par rapport à la banalité du quotidien. « Les temps changent, rien n'y change », ai-je sifflé à haute voix en m'enfonçant un peu plus dans le gros fauteuil du poste de contrôle. J'ai fini par m'endormir, je crois. Aux images fixes mais grésillantes du supermarché se substituait le grain sablonneux d'une zone touristique des antipodes, dominée par l'infinie texture bleu cobalt de l'océan. Keanu était nue sur la plage, étendue au point qu'on ne pouvait même être sûr qu'elle fût encore en vie. On entendait les pals d'un hélicoptère au-dessus de la plage. Mais on ne voyait pas l'hélicoptère et il était impossible de savoir pourquoi il survolait la plage.

Ce qui est sûr, c'est qu'il ne volait pas très haut.

o

La plage de Muriwai était plongée dans une demi-lumière qui ne paraissait rien de naturel. Le corps de Keanu y rayonnait comme s'il avait été composé de flammèches multicolores. Le son des pals de l'hélicoptère envahissait tout l'espace, pas seulement sonore.

Cette vibration régulière et pesante avait l'allure d'une barrière mentale destinée à obstruer toute compréhension de la scène. D'autant plus qu'à côté de Keanu, il y avait ce mouton métallique, au faciès grotesque et recomposé à la hâte, à partir d'organes divers et de plaques de métal déformées pour pallier les défaillances de la chirurgie inepte qui avait abouti à la production artificielle de cet animal hybride, mi-monstre mi-robot, qui semblait simplement se recueillir à côté du corps nu de la jeune femme encore entière,

comme un prêtre qui prononcerait l'extrême onction.

Entre les pics sonores de la rotation des hélices qui survolaient la scène, on entendait des borborygmes imprononçables : « Gnom Gnom Gnom Gnom Gnom... » J'étais épouvanté. Pourtant le mouton métallique, pour effrayant qu'il fût, ne paraissait pas vouloir s'en prendre à l'actrice disparue. Veillait-il sur elle ? Se contentait-il d'enregistrer cette scène de ses yeux dotés de caméras miniatures qui devaient être reliées à une sorte de disque dur (pareil à la boîte noire d'un avion destiné à reproduire une série indéfinie de crashes aériens) pour l'ajouter à un stock de séquences dont les plus anciennes remontent probablement à la toute fin des années 1980 et recèlent peut-être des images rares de Keanu Reeves adolescente, errant dans les rues industrielles et semi-désertiques de sa Seine-saint-Denis natale ?

Autant la réalité, à laquelle le rêve me proposait une alternative confuse mais imprégnée du souvenir de celle qui me hantait, m'était indifférente (en dépit de l'horreur que peut

inspirer la perspective d'une invasion de morts-vivants), autant l'oppression atrocement statique de cette scène dont j'avais bien conscience qu'elle n'était qu'un agrégat onirique me terrorisait.

C'est aussi que je n'étais pas dans l'espace familier que représente ce vieux cinéma délabré où je travaille depuis si longtemps, dans la cabine protectrice qui me permettait d'enclencher des séquences filmiques en évitant de les regarder moi-même. J'étais quelque part dans le sable, ou bien disséminé dans les profondeurs statiques de l'océan, ou même déchiqueté peut-être par la rotation des pals de l'hélicoptère. Le corps de Keanu , quant à lui, était n'était qu'une lueur immatérielle dans un espace de transitions chromatiques indéfinies. Et le bruit alentour ne faisait que s'amplifier...

Non loin de là, quelque chose se tramait. Mais le tissu événementiel était quelque chose de singulièrement opaque dans ce rêve. Il ne m'était possible que de subodorer une masse de faits confus et fragmentaires qui se pressait hors-champ en cherchant à atteindre le corps si

désirable de Keanu. Pour en faire quoi ? Les hypothèses se succédaient à vive allure.

L'espace d'un instant, l'apparition de ces spectateurs drogués et conditionnés pour s'adonner à des rites cannibales m'a paru imminente. Et puis la figure hideuse et déplorable du mouton m'est revenue en gros plan, me garantissant que cette horde désorganisée ne ferait pas le poids face au mouton qui garde jalousement la jeune femme endormie (si comme je l'espère elle n'est qu'endormie). Peut-être même le *staff* de l'Aktorskoll n'a-t-il pas été en mesure de réunir l'attroupement requis d'êtres humains démunis de leur conscience et de leur libre-arbitre. Peut-être Jack Ern-Streizald se démène-t-il avec ses scénarios sans bien savoir quelle scène doit désormais être tournée, sans parvenir à se rappeler le scénario dont cette séquence figée est (ou devrait être) un moment-clé.

Car il est sûr que cette scène est comme la clé de voûte d'une production pour laquelle le réalisateur a été recruté, dont il a cru un temps être le maître d'œuvre mais dont il n'était, au final, qu'un jouet au même titre que la série des

acteurs qui s'y sont épuisés. Croit-il que Keanu a déjà disparu, alors ? Et qui pourrait le contredire ?

Il est certain que Jack Ern-Streizald n'aura été qu'une marionnette dans cette histoire. À la différence de Keanu, au bout du compte, ce qui est assez réconfortant au final. Il me réconforte de penser que la série des violences subies par celle qui ne pouvait pas plus tomber amoureuse de moi que quiconque autre, pas seulement à cause de mon absence de lèvres, se sera retournée contre ceux qui en ont été les responsables. Enfin, quelques-uns d'entre eux, du moins.

Car il faut bien en convenir : si le cas de Jack Ern-Streizald ne fait pas l'ombre d'un doute (on a fini par l'abattre sur la plage de Muriwai, tout de même), les commanditaires de toutes ces manigances resteront à jamais, pour leur part, dans une zone d'ombre qu'ils savent ne pas quitter. Peu importe. En m'éveillant de ce rêve pesant, je me repentirai d'avoir quitté le cinéma. Le projecteur tourne sûrement à vide à l'heure qu'il est – et qui sait quelle peut être la réaction des spectateurs, dès lors qu'ils se rendront compte

qu'on les a privés même de l'absence de leur héroïne exclusive ?

L'un dans l'autre, je me sens heureux de ne compter pour rien dans cette affaire. Keanu n'aurait aucunement besoin de moi au final, sinon à vouloir ressasser la même série de drames et d'épisodes pénibles ou saugrenus que l'on connaît par cœur, comme si j'étais moi-même un peu de la mémoire défectueuse de ce mouton métallique qu'on récupérera bien un jour ou l'autre pour le recycler à nouveau, en fonction des stratégies politiques hasardeuses d'une agence de renseignement soumise à un pouvoir défait (comme s'il était possible d'ignorer qu'Erich Honecker a quitté ses fonctions il y a bien longtemps déjà) mais dont l'action incessante et insidieuse peut être à l'origine de toutes sortes de troubles, jusqu'à la résurgence de morts-vivants dans des zones urbaines pourtant convenablement sécurisées.

Mais non enfin. Je ne suis pas ce mouton métallique qui a défailli, lui aussi, à cause de cette petite actrice qui a pu interférer sur la programmation de l'animal en excitant, dans le

circuit des composants électroniques qui l'animent, certaines impulsions sentimentales qui se seraient fatalement avérées inadéquates.

Je ne suis pas soumis au même genre de programme. Il faudrait juste que je puisse retrouver le chemin du *Round Corner* pour y prendre un verre avant de relancer le film, comme on m'a demandé de le faire. Mais là, c'est compliqué. Il ne serait pas prudent de sortir, je le vois bien. Les zombies sont encore si nombreux dehors ! Et la lumière du jour est crue, excessivement vive. Elle me brûlera les yeux si je m'aventure dehors.

Je dois encore attendre.

## **Autres séquelles**

## **Le cinéma marcheur**

Il y a des gens qui vont au cinéma. D'autres qui vendent leurs organes. Le monde est bien équilibré et il y a le sang. L'espace est sûr.

Les gens qui vont au cinéma ne savent pas s'ils sont filmés. Ne le sauront jamais. Ils croient qu'on filme ceux qui sont là pour se vendre morceau par morceau. Même les organes traditionnellement insécables sont morcelés pour complaire aux clients qui ont de petites poches.

A l'affiche il y a un film avec Keanu Reeves, une jeune actrice disparue dans des circonstances mystérieuses et dramatiques.

Dévorée vive ?

Les spectateurs ne savent pas qu'ils sont d'abord des cannibales. Ils vont au cinéma pour satisfaire l'ambition familiale, la propriété. Mais ils goûtent l'œsophage qu'on leur vend à l'entrée comme si c'était du popcorn. Ils vont au cinéma, c'est si rassurant pour eux !

Qu'est devenue Keanu Reeves ? Un jour il y aura un film pour retracer le destin de la jolie actrice qui, à des moments, ressemblait à un point d'interrogation. Tout recommencera avec une autre, dont on n'a pas le nom encore. Une jeune fille expérimentale, qui se reconnaîtra.

C'est pour elle que j'écris ce matin. Dans ma mallette il y a tout ce dont tu pourrais avoir besoin. J'ai laissé de côté mes organes. Il y a un exemplaire du *Petit livre rouge*. C'est un cadeau de ma grand-mère. Un cutter rose (même les lames sont roses). Les vêtements du monde (si tu dois y mettre le feu). Le temps (représenté par une brouette

miniature). Des bons d'achat en nombre insuffisant, trop tard ! Tu aurais pu gagner une moissonneuse-batteuse. J'aurais voulu te l'offrir, même. Mais il est trop tard et le film va bientôt commencer.

Trop tard, trop tard... On ne sait pas ce qui explose mais le film s'ouvre sur ça : une déflagration. Elle dure ce que nos amours durent. Et les vendeurs replient leurs petites tables après en avoir retiré les organes invendus. Il faut nourrir d'autres clients, aller ailleurs.

Le monde tourne d'incendie en incendie. Toi aussi, tourne-toi. Tu ne sais pas qui te vise mais tu as la certitude qu'on vise ta nuque.

Sois comme une toupie alors. Les spectateurs seront déçus. Keanu n'apparaît presque pas dans ce vieux film de politique-fiction complexe. Ils reviendront quand même. Ils n'ont pas trop le choix, vois-tu ? Et

c'est, dans le désastre général, une pointe de satisfaction amère.

Nous serons toujours là et eux aussi, monstrueux et malingres, mal-mariés à nos ombres qui voudraient s'enfuir mais n'en peuvent mais. Inutiles et instables comme des frénésies de vent, de sang. Et toujours prêts à vendre nos organes pour empoisonner le monde de nos rêves.

## **Le remplaçant**

Sont-ce des giboulées qui tombent ?

Je dois me ressaisir. Il y a un après, c'est bien certain. Et puis il faut que je remette de l'ordre dans ma tête... Il y a eu un temps, tout était simple. Je savais exactement ce que j'avais à faire

J'avais une liberté intime qui me guidait de façon très structurante. Je vivais dans une harmonie sérielle base. J'étais amoureux, même.

Oui ! C'est d'ailleurs là que les choses se sont compliquées, je crois. Je n'étais pas du tout dans l'intention de tomber amoureux, en fait. C'était arrivé à plusieurs personnes de mon entourage et j'ai assisté en témoin impuissant à leur descente en enfer, quasi inexorable. Plusieurs se sont mariées. Les autres n'en sont pas sortis indemnes pour autant. Il y a eu des choses... des gestes déplacés, et tout.

Je restais enfermé chez moi, évitant tout contact avec les êtres qui, doués de la parole, sont susceptibles de vous séduire. Quand on me regardait, je sortais un mouchoir gris de vieux tissu mal ficelé et je me mouchais atrocement. Les cloches de l'église résonnaient, je les couvrais sans vergogne de toute la puissance nasale dont je dispose. Ou bien j'entrais dans un cinéma, sans réfléchir ou regarder l'affiche.

Or, le cinéma où je m'étais engouffré diffusait un film pas très facile à appréhender mais aux images prodigieusement colorées. On voyait une silhouette singulière se détacher du décor exotique que je ne parvenais d'ailleurs pas à situer. Sur la plage, il y avait des cailloux mauves et violets. Le ciel était d'un bleu d'acier et il était criblé de gros pois verts sanguinolents. L'océan était glamour, il avait des teintes auburn pour tout dire. Et proche du sol, dans une position assez troublante, pas impudique mais qui m'effrayait un peu quand même, on pouvait reconnaître cette jeune actrice dont les journaux ont surtout parlé, hélas ! non pour ses prestations restées confidentielles mais parce qu'elle a

disparu, du jour au lendemain, ne laissant derrière qu'un halo de rumeurs.

Keanu Reeves a-t-elle tué ou a-t-elle été tuée elle-même ? Qui pourrait le dire ? Je suis resté un moment à regarder les images mobiles, pétri d'effroi et de désir aussi. Je voyais les spectateurs qui étaient installés dans cette salle. Ils semblaient être là depuis des jours, des semaines... certains ronflaient. D'autres gémissaient comme s'ils étaient plongés dans un cauchemar que devaient rythmer les images mobiles. D'autres mangeaient. On les entendait claquer leurs dents sur de vieux chips amollis par le temps et l'atmosphère moite du cinéma. Et moi, un peu en panique, je pensais à Keanu. Alors je suis monté dans la cabine de projection.

La porte était entrouverte. Dans la pénombre, j'ai vu deux cadavres. Un policier et un homme qui devait être un meurtrier car il n'avait plus de lèvres. Elles semblaient avoir été découpées à la lame de rasoir. Il était mort, enfin. Donc, si c'est un meurtrier, il aura échappé à la justice des hommes. Quant au policier, il s'était partiellement dissout. Eh bien ! Croyez-moi si vous voulez...

Dans cette cabine désastreuse, au coeur d'une scène macabre et effrayante, je pensais à Keanu encore.

Dehors, la vie grésillait bizarrement. Je me rendais compte que je m'étais fourvoyé dans un quartier très insalubre de cette ville cruelle. Je pouvais très vite devenir un assassin, moi-même !

D'instinct, j'ai posé mes doigts sur mes lèvres pour m'assurer que je n'étais pas cet homme affreux dont on dira : « C'est un autre ! Il n'a plus ce visage ! » Mes lèvres étaient bien en place mais ça ne prouvait rien, au fond.

Je suis sorti. Mon coeur battait au rythme d'une musique brutale et fataliste que je n'entendais pas mais qui se coagulait en moi. Les rues étaient abjectes. Des hommes maigres et pathétique marchaient rapidement en fixant le sol du regard. Plusieurs d'entre eux portaient des sacs où ils pouvaient fort bien avoir fourré des morceaux de cadavres, des têtes de victimes présumées ou des organes fraîchement prélevés.

Le souvenir du bref moment passé dans ce cinéma m'entretenait dans un état panique que je

ne m'expliquais pas. Cette Keanu Reeves... Elle m'obsédait littéralement. J'étais convaincu que nous allions nous rencontrer de façon imminente et que nous aurions une relation... le genre de relation que je préfère éviter, d'une manière générale. Ça irait mal, c'est garanti. Mais ça serait inévitable et malgré tout ce qui en découlerait de douloureux pour l'un comme pour l'autre...

Je devais bien m'avouer que le désir me rongait les entrailles. Je ne savais où aller, je me rendais compte que j'étais incapable de rentrer chez moi. Et les petites rues qui entourent cet abominable cinéma sont vraiment angoissantes. J'ai entrevu un homme qui marchait lentement avec une feuille de boucher dans la main gauche. Je me suis planqué sous une porte cochère le temps qu'il disparaisse. Et puis j'ai entendu des cris, assez affreux d'ailleurs. Je me suis précipité dans une rue voisine où un club de *jazz-metal* semblait ouvert, en dépit de la façade grise qui n'est ornée que d'une enseigne à demi effacée. Le *Round Corner*.

Dans ce club, l'atmosphère n'était pas beaucoup plus saine que dans le cinéma mais il y

avait une animation qui me rassurait un peu. Je me suis installé au comptoir et le gérant m'a fixé longuement avant de me demander. « C'est vous le nouveau projectionniste ? » Je n'arrivais pas à ouvrir la bouche. En fait, il n'attendait pas vraiment de réponse de ma part. Il a regardé derrière moi, au fond de la salle où un homme imposant, au visage à la fois rond et carré, était entouré de deux jeunes femmes qui se frottaient un peu mécaniquement à lui. L'homme avait l'air d'être un véritable caïd, ce devait être le patron. Il a acquiescé à ma place. Je n'ai pas voulu le contredire. Le gérant me servait un alcool gris, qui avait une vague allure de whisky. La musique qu'on jouait dans ce club était assez bizarre, elle aussi. Mais je ne me voyais pas ressortir, pas tout de suite. Ici, je pouvais me poser et réfléchir à ce que j'allais bien pouvoir faire pour retrouver Keanu.

Peut-être devais-je accepter la place qu'on m'octroyait, au fond ? Je n'avais nulle part où aller. Mon logement, je n'étais pas certain de pouvoir jamais le retrouver. Et même... On m'avait menacé d'expulsion, plusieurs fois. Le

propriétaire était de plus en plus insistant. Il devenait odieux. « Eh bien ! Vous êtes toujours seul ? » Il ricanait fiévreusement en se tordant les poignets. « Et vous ne vous en sortez pas ? »

Il sous-entendait clairement que j'étais un crétin et me soupçonnait sans doute d'être un criminel. Il m'expliquait qu'il était en contact avec « beaucoup de jeunes couples » qui pouvaient rechercher un logement de 12 mètres carrés comme le mien. Alors, ne me voyant pas rentrer, il est probable qu'il aura jeté mes affaires dans la rue pour loger une de ces familles émergentes qui équivalent à deux salaires, ce qui est rassurant pour un propriétaire.

Le gérant semblait bien renseigné sur le poste de projectionniste que je me voyais imposer. « Un lot de sept caisses arrivera vers 3h.. Mais il faudrait que tu repasses à la cabine avant minuit, gars. La bande qui court en ce moment va bientôt s'arrêter et le patron n'aime pas qu'il y ait des interruptions. Keanu, ici, on l'a tous chevillée au corps, tu vois ? » J'ai hoché la tête.

La musique battait son plein. C'est-à-dire qu'il y avait un guitariste qui triturerait les cordes de son instrument pour en tirer des sons électroniques discontinus. Le patron avait l'air d'apprécier, les clients se souciaient peu de l'ambiance musicale. Le whisky était vraiment bizarre mais, l'un dans l'autre, il avait quelque chose de réconfortant.

J'étais content que ce type m'ait parlé de Keanu, au bout du compte. Ici, les gens l'auraient aidé. À leur façon, pas forcément très régulière, mais ils auraient eu à coeur de lui venir en aide d'une façon où d'une autre. Mais Keanu n'allait pas apparaître là, dans la nuit. Non. J'ai liquidé le *sky* et je suis ressorti.

En fait, le cinéma n'était qu'à quelques pas. J'avais beaucoup tourné en sortant du cinéma mais j'avais juste fait le tour du pâté de maisons, en somme. Seulement, quand je suis sorti du *Round Corner*, je me suis vite rendu compte que quelque chose n'allait pas. Effectivement, le cinéma était en feu. L'incendie avait dû prendre peu après mon départ car le cinéma était déjà bien entamé. Quant aux spectateurs, ils n'ont jamais

dû se rendre compte de ce qui arrivait. Les pompiers, en revanche, arrivaient tout juste.

Je regardais avec nostalgie le feu dévorer le cinéma en me disant qu'on allait perdre quelques-unes des précieuses images de Keanu qui sont encore en circulation. Je revoyais la scène où elle restait sur la plage à ramasser des cailloux sous un ciel ponctué de gros pois verts aux teintes psychédéliques. Ces images sont-elles perdues à tout jamais ?

Cela m'a paru révoltant sur le coup. Mais je me suis ressaisi. Après tout, ce ne sont que des images. Moi, ce que je voudrais, là, c'est retrouver Keanu elle-même. Nous nous détesterions peut-être. Elle me mépriserait probablement. Nous n'avons pas grand-chose à nous dire. Mais nous pourrions regarder le cinéma brûler. C'est un spectacle magnifique dans la nuit. Et c'est émouvant de savoir qu'il y a ces gens à l'intérieur qui sont morts sans s'en rendre compte.

Je lui aurais pris la main. Elle se serait dégagée. Je me serais reculé. Elle se serait rapprochée. Et puis les pompiers nous auraient fait de grands

signes pour nous dire de nous éloigner, comme si nous n'étions pas deux criminels en fuite, peut-être. Comme si Keanu était décidée à demeurer dans cette zone glauque qui suinte la déréliction, le viol, l'abandon

Foutaise.

## **Keanu devant le policier**

Keanu s'éveille dans la nuit. Un meurtre a été commis. On ne voit pas bien le cadavre mais le policier Hector est déjà sur les lieux. Keanu s'étonne.

« Pourquoi s'émouvoir de ce meurtre maintenant, enfin ? »

Tant d'autres l'ont précédé, en effet. Celui-là a quelque chose de naturel. C'est ce que confirme d'ailleurs le policier Hector. Mais il pense à autre chose, à un autre crime, plus abstrait encore, sans auteur ni victime, sans mobile surtout (alors que celui-ci, de toute évidence, est entièrement tissé de mobiles mobiles).

Le policier regarde Keanu, juste vêtue d'une nuisette blanche, presque transparente. Elle tient fermement la crosse rose de son cutter en

main. Il la voit presque nue et suspecte mais son attention fragmentée ne parvient pas à se fixer sur la scène de crime. Les seins de Keanu transparaissent, légers et très doux, semble-t-il.

Il reste subjugué par le rose vif de leurs pointes qui sont comme des lucioles dans la nuit et semblent exprimer une solitude sans fond. Celle de Keanu ou celle du policier, ou encore celle - résolue, il est vrai - de la victime isolée de tout ce qui existe et donc inaccessible même à l'autopsie.

Le cutter que tient en main Keanu est doté d'une lame neuve alors que ses jambes ont été longées par une lame plus ancienne, ce qu'elle voudrait nier. Mais le policier Hector, fasciné par la nuisette translucide de la jeune femme et la lueur vive qui émane de sa poitrine si désirable, ne lui en laissera pas l'occasion.

Il est incapable d'interroger ce corps où il voudrait se lover. Il ignore que Keanu a disparu et si on le lui expliquait, il n'en croirait pas un traître mot car la disparition, estime-t-il, est une toute autre affaire. Qu'il y ait « disparition » ici lui semblerait rien moins que

trouble. Ce corps n'est que présence, se convainc le policier Hector qui voudrait serrer contre lui la silhouette subtile à l'excès de la jeune actrice disparue et qui imagine peut-être - le fou ! - qu'elle pourrait être animée du même désir.

Il voit les lignes qu'on a dessinées au cutter sur ses jambes si fines. Il voudrait lui parler, retenir la main qui a blessé ce corps, l'amener à ses lèvres pour en mordiller les doigts, comme si par la magie de cette action il avait pu l'empêcher de se détruire. Mais ce désir-là est peut-être plus insane que tous les autres réunis. Peut-on jamais empêcher un être d'aller vers sa fin ?

Certes non, estime de son côté Keanu qui ne répond pas tout à fait à la question du policier plongé dans un désir confus, qui pense au lieu de ça au garçon un peu niais qui avait fini par se trancher les lèvres à cause des sarcasmes d'une camarade de classe.

Les questions sans réponse se mêlent aux dénégations silencieuses des deux êtres figés dans leur commune absence d'élan. Le policier

a bien conservé, dans une petite boîte, les lèvres comédiennes pourrissantes du projectionniste qui ne jouent plus à rien depuis la mort de Jack Ern-Streizald. Mais qu'en était-il réellement ? Il n'a aucune idée du crime qui peut avoir été commis mais qui ne se résout manifestement pas en une « disparition ».

En face de lui, Keanu se tait. Elle regarde ses pieds, comme s'ils flottaient sur un sol de vapeur. Le policier est-il réel ? Ou est-ce encore une scène scabreuse qu'on lui impose sans l'avoir prévenue que des caméras l'attendraient dès l'éveil pour injecter un peu du sentiment de la réalité dans la conscience des spectateurs qui ne savent pas plus que Keanu ce qui relève du cinéma et ce qui s'apparente à une manipulation mentale aux objectifs rien moins qu'opaques.

## Le sang et les limaces

Rien. Le sang. Rien. Rien.

Le sol.

Le sol. Rien. Rien.

Le sol. Le sang. Rien. Rien.

Non. Presque rien.

Presque. Rien et le sang. Rien.

Rien. Le sol. Rien. Pas rien non. Rien. Et presque.

Rien. Il n'y a rien. Vraiment rien. Rien, vraiment. Vraiment, vraiment. Rien. Rien. Rien.

Et le sol ?

Mais le sol rien. Et non. Et rien, non. Et rien mais. Non. Le sol. Rien non. Mais le sang.

Rien du tout. Le sol. Le sang. Personne, personne en tout cas.

Pas Keanu, c'est impossible. Elle a disparu. C'est dans le scénario d'ailleurs.

Mais non. Dans le scénario on ne dit rien. Mais alors rien du tout. Il n'y a pas de scénario, vous croyez quoi ? Vous voyez une goutte ?

Vous y voyez goutte ? Il n'y a rien. Laissez-moi vous dire... Rien, au fait. Non. Rien. Au début seulement on pourrait croire. Mais non.

Il n'y a pas cette scène par exemple où Keanu est droguée puis emmenée sur une plage où des hommes la couvriront de leurs corps car ils ont faim. Eux-mêmes ne peuvent être dans un état normal. Ils plongeraient leurs dents dans les chairs de ce jeune corps encore vivant sans conscience. Et Keanu incapable de résister et comme anesthésiée se verrait partir en lambeaux de chair sans comprendre qu'il n'y a pas de scénario ici.

Il n'y a rien. Ce n'est pas très normal mais c'est ainsi. Pas de caméra non plus. Rien. Le sable qui éponge ? Rien.

Et le sang n'est ni rouge ni auburn. Le corps de Keanu n'a pas été déchiqueté, ce qui est rassurant. On pourra la reprendre pour les séries les plus sanglantes. Le nitrate la recomposera. Pour rire, elle prononcera le mot « rien » avec des lèvres qui ne sont pas les siennes.

Keanu n'existe pas. Jack Ern-Streizald n'existe pas. Ole Berne est une sorte de fantôme. Le projectionniste est un rigolo. Le policier Hector contrôle une part de ces choses qui voudraient passer pour des êtres vivants et n'y parviennent pas en dépit des tractations.

Fini. Fini.

Et encore. Non.

Mais ensuite, quoi ? Rien, encore ? Et vous en ferez quoi ? Je parle de la vésicule biliaire de Keanu, méconnaissable pour l'instant.

Personne ne viendra en aide à Keanu.

Pourquoi. C'est difficile à expliquer, au fond.

Peut-être n'a-t-elle pas besoin d'aide. Peut-être. Son corps repousserait l'idée même qu'on puisse lui venir en aide ? Mais personne ne lui tirera une balle dans la nuque non plus. C'est déjà ça.

Le policier qui la « rencontre » dans la maison de Muriwai ne saurait lui venir en aide non plus, du fait de sa « disparition » qui la dénude. Le policier est un peu gêné devant la nudité très affirmée de Keanu devant lui, tandis qu'elle lui propose un *sky* en riant.

« Vous êtes qui ? » »

Le jour se lève. Le policier hésite encore à évoquer le drame de Muriwai. Rien ne semble atteindre la jeune femme qui ne répond pas, au fait.

« Vous voulez dire que je ne devrais pas être là ? » »

Elle s'arrête de rire et ses yeux cherchent quelque chose dans le vide. Le policier sort. Devant lui, la scène se répète, très brève mais

indéfinie, parcellaire mais détaillée, enfin. Comme si le corps de la victime se partageait.

Comme si ce corps n'avait plus d'unité. Les gros plans se succèdent comme des loupes dont le point de vue serait irréversiblement segmenté.

Ce serait donc ça, ici, une « disparition » qui ne laisserait à la victime aucun repos, aucun échappatoire ? Le policier lève les bras au ciel. Le ciel de Muriwai est sans réponse. Peut-être faut-il s'en réjouir.

On imagine une pluie de moutons miniatures descendant sur le policier. Ce serait bien absurde et navrant, conforme à la défunte réalité. Or, Ole Berne n'avait pas d'autre plan en tête.

Hector n'est pas dupe. Mais Hector se soucie assez peu des drames réels ou irréels de Muriwai, pour tout dire. Le policier est confronté à l'inconsistance d'un crime sans auteur ni victime. L'enfer de la villa Guermythe, poussière des tuiles.

Keanu qui dit : « ça craint. »

J'avais envie de l'embrasser. C'était déraisonnable puisqu'elle était pour disparaître. Je gardais mon corps collé au sien sans bien savoir si je touchais quelque chose d'elle par là. L'ombre ou la projection. L'être ou l'était.

Si ça avait été réellement elle, je ne l'aurais pas su. Mais le contact de sa peau disait que c'était elle ou écartait la question d'un mouvement de tout le corps. Un tremblement né de la respiration, dans la respiration.

Respire, Keanu. Tu étais si  
lucide  
face à ces vers géants  
horribles  
qui détestent le mouton métallique  
qui te protège, dans un sens  
qui sait qu'entre ce qui existe et ce qui est, il  
y a ce qui reste  
et te raconte des histoires peu drôles, des  
plaisanteries qui disent le feu en l'étouffant  
tandis que les vers géants progressent  
affamés  
de ton corps

et exhibent des dents molles et givrées qui  
poissent sans sécréter de mucosité.

Sales bêtes.

Invisibles bestioles.

Ma joue descendait le long de son dos  
comme si son visage était devenu impossible.

Ces vers ne sont que des déguisements. Ils  
inspirent la terreur car ils ont une tête hideuse.  
C'est problématique. Quand ils frappent à  
votre porte, vous pensez que c'est la fin. Et  
vous avez raison.

Nonobstant je continuais de caresser son dos  
avec ma joue. Je n'imaginai pas que ces vers  
mutants emporteraient Keanu au moment  
même où j'allais embrasser la ligne de ses  
fesses.

Diable de réalité.

Je ne savais pas si notre liaison pourrait  
durer longtemps après cela. Ces vers sont des  
drôles ! Ils n'auraient pas seulement mangé  
Keanu. Ils l'auraient dégurgitée pour  
l'endoctriner. Ils auraient suivi les préceptes  
d'Ole Berne, le véritable mentor de ces êtres

fantasques qui apparaissent comme la seule alternative politique au règne du mouton métallique !

Mais moi je voulais juste garder la tête collée contre ses fesses pour les embrasser et les caresser alternativement, avec la joue. Ce qui aurait compensé mon défaut de lèvres, peut-être.

Oui, peut-être.

C'était un peu idiot de ma part d'imaginer cela. J'avais un sentiment encore imprécis mais il s'affinerait avec le temps. Je plongeais. L'écartement de ses jambes s'accroissait. J'embrassais tout ce que je pouvais embrasser. La lumière de l'espace de projection était grisée. Sa respiration très flottante devait se confondre aux voix du film car je ne sais plus ce qui était qui. Il y avait une musique aussi, lente.

Très lente.

Très, très lente. Comme un écoulement de sang.

Une musique des années de mutation. De transition. Je ne sais plus. Mais enfin une musique lente, au rythme marqué par des battements sourds, légèrement déphasés. Mes joues se frottaient à ses lèvres et s'inspiraient de leur humidité.

« C'est pour cela qu'ils te veulent », lui disais-je, peut-être, dans le film.

« Je te parle des vers, Keanu. »

C'est ma langue qui entrainait. La lumière était saccadée. Les tremblements affectaient tout le sol, sur l'image. Le seul point de stabilité, - c'était ses jambes.

Elles étaient comme des lignes flottantes.

## Rumeurs

« Jack aurait entretenu des relations sexuelles avec Keanu pendant des années. » Je ne comprends pas bien ce qu'on entend par là.

Je réfute.

En fait, je ne sais pas trop ce que sont ces « relations sexuelles » dont parle l'inspecteur. Cela me terrifie. J'imagine que Jack l'a tuée. Avant, pendant ou après. Il l'a sans doute obligée. A moins qu'il ne l'ait manipulée. Jack n'était pas un grand manipulateur mais bon...

C'était un cinéaste.

Il pouvait la convaincre momentanément qu'elle était seule au monde sans lui. Il lui expliquait ce que sont une actrice ou un réalisateur. Elle ne le croirait qu'à moitié, juste ce qu'il faut pour « entretenir » une « relation

sexuelle ». Ensuite, il resterait le contrat opportun. Un contrat comme on n'en fait pas. Mais elle accepterait, même sans crédulité. Les rôles sont inutiles et instables. Pourquoi pas celui-là ?

Pourquoi pas celui-là en effet. En attendant, on demande qu'il pleuve sur Muriwai. Il faut laver le sable mort, voyez ? Et le corps disparu. Cette histoire de « relations sexuelles », on ne sait pas ce qu'il en a été en fait. Le corps du réalisateur était très stéréotypé. Et celui de Keanu n'était qu'un tremblement évanescent. Et vous croyez encore que je la hais ? C'est bizarre. Je n'ai jamais haï ainsi.

Je n'aimerai plus ainsi non plus. Peu m'importe la réalité de ces prétendues « relations sexuelles », vous voyez ? Jack est mort, au fait. J'apprécie assez qu'on lui ait tiré une balle dans la nuque, c'est tout. Ce n'est pas de la haine. Je n'en ai pas conscience, du moins. Je n'ai conscience de rien, c'est vrai. Enfin... si, quand même. J'ai le sentiment clair de sa disparition et de sa permanence. C'est assez.

Contrairement au *sky*. D'abord, je n'en aurai jamais vraiment conscience. Et puis, enfin, je n'y crois pas. Mais vous ?

## **Un téléfilm intitulé**

### **Le sang**

Il y a un film ce soir à la télévision. C'est intéressant parce qu'il dure 87 minutes.

87 minutes. C'est assez pour qu'il se passe quelque chose. S'il y a une porte par exemple quelqu'un pourrait l'ouvrir.

L'ouverture de la porte ne durerait pas 87 minutes mais environ 63. Le reste du film est important aussi.

Il y a une zone d'obscurité.

Il y a une très grande zone d'obscurité. Si elle se repliait, on y verrait une nuit complète.

La nuit complète ne contrevient pas à l'ouverture de la porte, même si elle la rend plus difficile, incontestablement !

Elle pourrait lui donner sens. Ouverture de la porte *égale* nuit profonde *égale* quête de la lumière.

On peut se demander ce que devient l'opacité épaisse de la nuit profonde pendant les 63 minutes que dure l'ouverture de la porte. Elle erre.

Elle se concentre sur la main qui tremble, ce qui ne facilite décidément pas l'ouverture de la porte. La nuit tremble aussi.

Elle respire en alternance avec la hurlement de la serrure qui se sent inutile, tout à coup.

Même si la nuit est sûre ici. Rien ne garantit que de la lumière puisse entrer. Mais c'est la conviction des spectateurs, ce soir. Ils considèrent qu'il y a de bonnes raisons de penser que de la lumière entrera. Peut-être qu'ils se trompent. Ce ne sont que des spectateurs, après tout. Ils savent qu'ils ne sont que les jouets d'un vidéoprojecteur maniaque et pornographe.

Mais la nuit maintient tout de nos jours. La nuit est un joli corset mais il y a ton corps à l'intérieur. Il branle.

Heureusement le film dure environ 87 minutes et il y a un générique intéressant car il dure 13 minutes.

Cette durée de 87 minutes qui caractérise la film n'escamote cependant rien de l'obscurité ambiante. Même si.

Même si certains s'y brûlent les yeux.

On ne peut pas expliquer tout ce qui menace la nuit, là. Ce pourrait être un cocktail Molotov jeté à travers la fenêtre. De nuit.

Le feu dévorerait même la nuit. Pour la plus grande satisfaction. La sienne.

Mais la main tremblante ne cesserait pas pour autant de tenter.

Elle tente d'entrer. Les ténèbres l'en empêchent. Elle reste perplexe. Les ténèbres se resserrent.

Le générique ne rend pas compte de cela. Mais de l'obscurité, oui ! D'ailleurs, on ne voit rien.

C'est clair ! On ne voit rien.

Ce qui allonge le film, au moins en apparence. Il se pourrait qu'il dure 111 minutes, explique le programme.

Réellement, qui se soucie des durées indiquées sur ces programmes à très bas prix, parfois même gratuits, qui incitent à aller au cinéma et qu'on retrouve plus ou moins à l'abandon dans les transports en commun ?

Le spectateur usuel de ce film ne se souciera aucunement de là durée ! C'est un genre de pornographie, après tout, cette porte qui s'ouvre.

On y aurait aucun allié.

Il faut qu'elle s'ouvre, elle n'est qu'un entrebâillement.

Et l'entrebâillement est lent. Il sait qu'il n'est que par ce qu'il étire. Il se voit lui-même

déchiqueté comme une série de ligaments, de rais.

Il ignore qu'il est sous le feu des projecteurs.  
Il n'ignore pas qu'il brûle.

Cet entrebâillement est un clown de descente ! Peut-être même de redescente !

Pas inscrit au générique. Mais le générique est illisible, ça tombe bien.

Oui. On se demande quand même où sont passées les 21 minutes manquantes.

On ne sait même pas si la porte a été ouverte, en fin de compte.

## Vie vrille

Une projection sentimentale. Keanu déchiquetée. La plage. Cailloux mauves sur un sable rose (né d'artifices). L'abject ciel violet enfin.

Enfin on ne devrait pas dire enfin - puisqu'il n'y en a pas. Ou il n'y a que ça enfin. Jack Ern-Streizald. « Je vais faire la fin d'abord. »

Keanu était ravie. Enfin on lui donnait sa chance ! Mais on ne donne rien en ce bas monde. On ne vend pas grand-chose non plus, d'ailleurs. On déchiquète. C'est ainsi que le premier-dernier rôle de Keanu pouvait se démultiplier. Enfin. Aurait pu. L'idée de Jack n'était pas bête.

Commencer par la fin pour la renouveler, ça aurait pu avoir du sens - sous un autre ciel. Mais Jack était sur une mauvaise pente,

vraiment. Et c'est Keanu qui allait en faire les frais. Enfin, on doit le supposer. Réellement, on ne voit pas bien ce qui a été ainsi « payé »...

La vie n'est que monnaie de singe. Keanu en aura fait les frais, c'est bien certain. On ne sait pas trop ce qu'elle avait à payer, du reste. Mais elle était appétissante, ce qui a dû exciter l'imagination d'Ern-Streizald - ou d'un autre, d'ailleurs. L'imagination d'Ern-Streizald... C'est encore une question qui devrait rester sans réponse. Faut-il croire qu'il a lui-même conçu les histoires morcelées qui nous restent ?

Non. Il ne faudrait rien croire. Ainsi, peut-être, on pourrait retrouver la trace de Keanu. Une trace sans croyance, du reste. Juste un œil.

Keanu se résorbait dans sa propre dévoration. Il ne restait plus que le tronc. Quelqu'un était parti avec les jambes.

Un truc bizarre. Il voulait les porter à la banque. Il disait que les jambes de Keanu avaient « une forte valeur sentimentale ». Moi, je pleurant en comprenant. Keanu était celle qui aurait pu me dire : « Il ne faut pas

comprendre, pas du tout... » Mais moi, je ne pouvais m'empêcher de pleurer.

Keanu était sans jambes désormais. C'était atroce parce que ses jambes, c'était quelque chose qui me troublait beaucoup. Je l'aimais avec. Ça peut sembler un peu sordide, en effet. Je comprends toutes vos révolutions à ce propos, je les partage même. Mais cette scène me peinait. Pourquoi n'a-t-on pas totalement détruit l'horrible cinéma ? Le projectionniste était un sale type à coup sûr. Est-ce qu'on l'a interpellé ?

Ça ne le gênait pas le moins du monde que des gens viennent jour et nuit voir Keanu dans des séquences un peu gore, clairement voyeuristes. Non. Il était prêt à la partager avec des types hideux, délabrés aussi bien sur le plan mental que du point de vue physique, la peau trouée. D'aucuns se « consoleraient » (façon de parler) avec la vue de cette plage mignonne mais ensanglantée. Le corps déchiqueté dormant autour.

La question ne se pose pas tant, au bout du compte, de l'imagination de Jack que du

sérialisme aggravé du démembrement de Keanu. La pauvre.

Il est « évident », en effet (égale « videre » si l'on veut, « évider » à coup sûr) que ce corps magnifique tient en quelque chose des mélodies morcelées qu'on peut encore entendre, de nos jours, dans des auditoriums désaffectés que fréquentent des fous isolés, le dimanche soir.

Mélodies morcelées. Ton corps ressemblait à ça, Keanu, sur ce grand lit ensanglanté qui ressemblait à de la pluie qui tombe sur un carrelage de pas de porte (comme s'il n'y avait pas eu de pas de porte). Comme si l'humanité entière allait dépérir sur le pas de ta porte, un jour de juin. La pluie. Ton corps. Et puis le carrelage. Rien. Et puis le sang. Bien. Et des mélodies morcelées. Rien. Le sang ? Non. Il faut dire qu'on en avait trop bu de ce sang. Rien. Et Keanu a été emmenée. En combien de morceaux ? Combien ? Combien ? Qui ? La mélodie, diable ! était vraiment très morcelée. Et l'auditoire était amer. Ne demandait qu'à être blessé dans sa chair.

Keanu était assise là aussi. On la branlait. Un homme éviscéré, pour tout dire. Elle ne le désirait pas, non. Elle savait que l'homme vivait ses dernières heures. Le ventre du bonhomme était ouvert. Les yeux luisaient. Une odeur âcre de fumée brillait aussi. Keanu avait ses doigts en elle. Elle pleurait en éprouvant l'horrible fouille. Elle pensait à ce crétin de projectionniste qui devait songer à s'immoler, lui-même, à ce moment. En fait, non.

L'image se brouille, peut-être. Mieux vaudrait qu'elle se brouille, en fait. En "réalité" (égale : ordre des choses) elle se précise. On voit les cuisses tremblantes de Keanu. On voit bien l'intérieur des cuisses malgré le tremblement. On voit des trajectoires bizarres. Les doigts qui ne sont pas d'une délicatesse extrême, pour tout dire. Ils s'actionnent mécaniquement, comme des chevaux de bois. Le vagin putrescent. Les deux corps tuméfiés. Le clapotis de l'incendie.

Keanu se demande, un brin agacée, ce qu'elle fait ici. Théoriquement, elle est au

cinéma. Possiblement, on la filme. Vraisemblablement, le public-cible est masculin, âgé de 33 à 67 ans, divorcé ou célibataire ou bien il s'agit d'hommes qui ne voient que rarement leur femme. Même chez eux, ils ne voient que Keanu. Je veux dire : le tronc de Keanu.

Et la plage bizarre aussi. Le sable rose. Épouvantablement rose peut-être. Le ciel mauve, mauvais. Les larmes auburn, quand ils sont pris de spasmes. Ce qui leur arrive souvent. Ces hommes sont des détritrus. C'est pour cela que le projectionniste les aime bien, malgré tout. C'est pour ça qu'il sème l'incendie au cinéma, d'ailleurs. Il sait qu'ils souffrent de ce qu'ils atrocement. Il sait qu'ils ont des souvenirs dont il faudrait les débarrasser, pour faire diversion. Réellement, Keanu était trop belle. Du coup, il faut agir avec exactitude.

Ern-Streizald a failli. On lui a flanqué une balle dans la nuque. C'est bien normal ! Quant au projectionniste, non. Il a agi comme il faut. Ignoblement.

L'essence. Les flammes inspectent le berceau du cinéma. Le projectionniste pouffe en recherchant une cigarette dans sa poche. « Demain, demain... »

Il sait qu'au lendemain, tout recommencera. D'ailleurs, on sonne. Ce sont de nouvelles caisses qu'on apporte. Des morceaux de Keanu...

\*

Ce n'est pas grave si tu es morcelée. Tu n'es pas moins entière à mes yeux. Tu as un air de ressemblance avec mon chaos mémoriel ainsi. Le cinéma en feu. Les spectateurs ne s'en inquiètent pas. Ils ont raison.

Il n'y a pas de raison de s'inquiéter si nous allons tous disparaître là-dedans. Juste un regret... Mais non, enfin. Pas de regret.

On va hurler, c'est tout. Comme des enfants de chœur. C'est le projectionniste qu'il fallait abattre, pas le réalisateur. Une balle dans la nuque, c'est une sorte de rituel sentimental, un geste d'amitié. « Tu iras mieux ainsi. Je voudrais te dire comment. »

Même s'il s'en fiche d'aller mieux, le gars. L'incendie prend. Lui, il va boire un sky au sordide *Round Corner*. Pendant ce temps les corps désagrégés s'enflamment. « Des spectateurs, il y en aura toujours et Keanu, en revanche, n'a jamais été là. Alors. »

Alors quoi. Mais rien. Non. Pas même un débris de regret. L'avantage sériel de ces "mélodies morcelées", c'est qu'elles ne sont pas entières.

Tu vois ?

L'Oegmur illuminé par le cinéma incendié. On se croirait à Noël. Mais non. C'est la saint-Valentin. C'est pour cela qu'il y a eu ces scènes. Elles sont si sentimentales : la détonation, le corps mou qui s'effondre, la cervelle qui

s'écoule comme la mémoire. Les jambes de Keanu. Et pour se finir, le *sky* gris bubonique.

« À la tienne, Keanu ! »

À 2h du matin, le projectionniste se brûle le pourtour de la bouche. L'absence de lèvres du projectionniste ne ressemble pas à la disparition de Keanu. L'amputation, ce n'est pas la disparition, hein ?

La vie n'est pas pareille. La vie est une vrille.

Toi, tu as la tête sur le billot. Tu peux y voir un oreiller. La nuit ne te mentira pas.

Non. Et elle ne t'engloutira pas. Dors.